

# LES SIGNES DES TEMPS

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Math. 24 : 33.

3<sup>e</sup> ANNÉE.

BALE (SUISSE), OCTOBRE 1878.

NUMÉRO 4.

## LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société: J. N. Andrews, Albert Vuilleumier, J. H. Guenin

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5 par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser: Bureaux des «SIGNES DES TEMPS» Bâle (Suisse).

### LA CROIX.

«Mais pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie sinon en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ.» Gal. 6:14.

Les gains, les honneurs de la terre Sont à mes yeux perte, chimère, Quand je contemple cette croix Où fut cloué le Roi des rois.

Ah! dans ta suprême agonie, Quels trésors de grâce infinie Descendent de ton front, Seigneur! Quel amour mêlé de douleur!

J'étais perdu sans espérance: Par ta croix j'ai la délivrance: Ta croix sera donc pour jamais Mon sujet de gloire et de paix.

Si j'avais les biens de la terre Et tous les trésors qu'elle enferme, Que ce tribut, ô mon Sauveur, Serait d'une faible valeur!

Ton amour, ô Sainte Victime, Si grand, si divin, si sublime, Réclame mon cœur, mon amour; Je veux être à Toi sans retour!

E. R. G.

### HÉNOC.

L'ENLÈVEMENT D'HÉNOC est de nature à suggérer plus d'une pensée au cœur des croyants qui attendent le retour du Seigneur. Environ mille ans après la création du monde, un homme fut enlevé vers Dieu sans passer par la mort. Sauf Elie c'est le seul exemple qui nous soit donné dans l'Écriture pendant une période de six mille ans. Des centaines de millions de personnes ont paru sur la scène de ce monde, ont été retranchées et sont retournées en poudre. Le corbillard, le cercueil et les convois funèbres ont toujours été des objets familiers à notre race, et lament que personne ne doute qu'ils ne soient parfaitement connus de chacun. Mais voici une exception remarquable présentée aux hommes pendant près de cinquante siècles. Il n'a donc pas été nécessaire de nous les hommes fussent mourir. Un tel cas devrait intéresser chacun, et particulièrement ceux qui vivent à l'époque de la dernière génération du monde, près de la consommation finale du temps où, s'ils sont sauvés, ils doivent l'être comme Hénoç le fut.

Comme il fut le premier qui reçut l'immortalité et échappa à l'attachement glacé de la mort, de même il fut le premier qui prophétisa la venue de Christ. Il fut le premier adventiste. «C'est d'eux qu'Hénoç, le septième homme depuis Adam, a prophétisé, en disant: voici, le Seigneur est venu avec des milliers de ses saints pour exercer le jugement contre tous,» etc. Jude 14, 15. Cette scène glorieuse, qui a été le sujet constant de tous les saints hommes de tous les âges fut montrée à Hénoç dans une vision environ cinq mille ans avant qu'elle dut avoir lieu. Nous savons donc sûrement que la doctrine de la venue du Seigneur a été enseignée dans une époque très-reculée de l'histoire du monde. Quelle vive lumière cette doctrine glorieuse ne dut-elle pas répandre sur le sentier de cet homme de Dieu dans ces siècles de ténèbres! Il lui fut permis de vivre jusqu'à ce que cet important événement eût lieu.

Comme Dieu ne fait rien sans une bonne raison, il est convenable de se demander pourquoi il choisit Hénoç et lui accorda un si grand honneur. Cette question est d'un grand intérêt pour ceux qui espèrent être enlevés comme Hénoç. Dieu est immuable, c'est pourquoi les mêmes causes produisent les mêmes effets de nos jours.

La Parole inspirée nous dit: «Et Hénoç marcha avec Dieu trois cents ans; mais il ne parut plus, parce que Dieu le prit.» Gen. 5: 22, 24. Paul dit qu'il fut enlevé: «Car avant que d'être enlevé, il avait obtenu le

témoignage d'être agréable à Dieu.» Héb. 11: 5. Dans ces quelques mots, nous avons une réponse complète. Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes, mais à leur caractère et à leur conduite.

Pourquoi beaucoup de personnes n'auraient-elles pas aussi été enlevées? Nous croyons qu'elles l'auraient été si elles avaient vécu comme Hénoç. Autant que nous pouvons en juger, ses avantages spirituels n'étaient pas plus grands que ceux des autres patriarches qui vivaient à cette époque. Il ne possédait certainement pas autant d'avantages que nous et n'avait pas les aides religieux que nous avons. Il n'avait pas la loi de Dieu écrite. Il ne pouvait pas méditer la vie parfaite de Christ, car elle n'était pas écrite. Il n'avait pas toutes les instructions divines que nous avons, ni les précieuses promesses de Dieu, telles qu'elles sont contenues dans tout le précieux volume inspiré. Il vivait au milieu d'une génération perverse. Toutefois, nonobstant tous ces inconvénients, il «marcha avec Dieu.» Ces paroles impliquent une relation et une connaissance très-intimes. Deux personnes marchant ensemble pendant trois cents ans ne se connaîtraient-elles pas à fond!

La marche implique le progrès; Dieu ne revient jamais sur ses pas; il ne retourne jamais en arrière. Si donc Hénoç a marché avec Dieu, il a dû progresser continuellement. Aucune occasion de sommeiller spirituellement; il ne pouvait servir Dieu pendant un temps, et vivre dans l'infidélité ensuite, et perdre ainsi tout ce qu'il avait gagné spirituellement. Hénoç marcha avec Dieu pendant trois cents ans. Sûrement il dut trouver la société du Seigneur très-agréable pour être resté avec lui si longtemps.

De nos jours bien des personnes semblent penser que le service de Dieu est fatigant. S'ils consacrent quelque peu de temps au sujet de la religion pendant la saison d'hiver quand ils n'ont guère autre chose à faire, ou à quelque réunion générale, ils semblent penser qu'ils ont fait un effort extraordinaire, quelque chose de tout à fait exceptionnel, et ils attendent impatientement le moment où ils pourront de nouveau s'occuper de leurs affaires mondaines et retrouver le temps «perdus.» D'autres personnes ne prennent jamais le temps de quitter leur mondanité du tout. C'est le monde, le monde, tout le jour et tous les jours.

Ils ne peuvent assister à un culte. S'ils le faisaient, leur propriété subirait quelque perte. Ils sont disposés à courir le risque de perdre l'Esprit de Dieu et la vie éternelle, mais ils ne peuvent jamais se résoudre à risquer de perdre quelques francs. Ils pensent qu'il est impossible de «marcher avec Dieu,» et d'obtenir le témoignage de lui être agréable continuellement, année après année. En vérité, il est même à craindre que quelques personnes ne le désirent même pas, de crainte d'avoir à renoncer à quelque chose auquel leur cœur est attaché. La religion d'Hénoç est rare de nos jours; mais elle doit être plus abondante si nous devons être enlevés comme lui.

Clarke dit que le mot grec «marcha» est traduit, à le sens de «il se mit lui-même à marcher; il était fermement résolu et décidé à vivre pour Dieu.» Je présenterai ici quelques passages de l'Écriture qui semblent renfermer la même idée. L'Éternel dit à Abraham: «Marche devant ma face et en intégrité.» Gen. 17: 1. Abraham obéit à ce commandement. Gen. 24: 40. Il marcha devant la face de l'Éternel. C'est pour cette raison qu'il fut appelé «l'ami de Dieu.» Lorsque Ezéchias supplia l'Éternel pour que sa vie fut épargnée, il s'exprima en ces termes: «Je te prie, ô Éternel! que maintenant tu te souviennes comment j'ai marché devant toi en vérité et en intégrité de cœur, et comment j'ai fait ce qui t'était agréable.» 2 Rois 20: 3. Sa demande lui fut accordée. Le psalmiste dit aussi: «Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi;» et Paul dit de Moïse: «Il demeura ferme, comme voyant celui qui est invisible.» Héb. 11: 27.

L'idée renfermée dans ces passages semble être celle du progrès spirituel accompagné du sentiment réel du fait que l'œil de Dieu est toujours sur nous, scrutant nos actions, nos paroles et nos motifs. Si nous pouvions toujours considérer ces choses et demeurer fermes comme Moïse, nous rap-

pelant que l'œil de Dieu est constamment sur nous, quels progrès ne ferions-nous pas? Et de plus si nous avions toujours la pensée que Dieu est notre ami et qu'il est toujours à nos côtés, non pas seulement pendant un jour, un mois ou une année, mais chaque jour, chaque mois et chaque année, combien notre expérience chrétienne ne serait-elle pas différente! Mais hélas! nos cœurs sont si peu occupés des choses célestes que Dieu, au lieu d'être pour nous un ami, une ancienne connaissance, est un étranger, et la compagnie d'un étranger nous embarrasse toujours. Si nous avions l'habitude de marcher avec lui, nous trouverions comme David que sa présence est un rassasiement de joie.

Michée au chap. 6, vers. 8 ajoute quelque lumière à ce sujet. Il dit: «Qu'est-ce que l'Éternel demande de toi, sinon de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde, et de marcher dans l'humilité avec ton Dieu? Il est impossible pour un homme de marcher avec Dieu avant de s'être humilié. L'humilité nous donne une idée juste de ce que Dieu est et de ce que nous sommes, nous montre que nous sommes pauvres, misérables, faibles et perdus sans la merveilleuse grâce de Dieu. Le jugement que nous portons sur nous-mêmes est absolument faux. Si Dieu nous faisait jouir de son approbation dans de telles circonstances, ce serait notre perte. Et tandis que nous avons une si bonne opinion de nous-mêmes, nous ne méritons pas une telle faveur. Tout ce que le Seigneur désire, c'est que par l'humilité nos yeux soient ouverts afin que nous voyions la véritable relation qui existe entre lui et nous. Ensuite il est tout prêt à abaisser jusqu'à nous dans notre condition de faiblesse et de misère, et à devenir notre Ami.

Marcher avec Hénoç pendant trois cents longues années! Quelle condescendance et quel amour étonnant! Combien y en a-t-il parmi nous qui sont disposés à s'humilier comme Hénoç pour obtenir le privilège de marcher avec Dieu? Tous ceux qui veulent suivre Hénoç dans son ascension doivent le suivre dans son humiliation. Tous ceux qui seront enlevés sans passer par la mort devront marcher avec Dieu comme il le fit, et obtenir comme lui le témoignage d'avoir été agréable à Dieu. Les cieux passeront avec un grand bruit, toute la création pourra être ébranlée, les îles et les montagnes disparaîtront; toutefois leur bonheur éternel sera assuré, Dieu sera toujours leur Ami.

G. I. BUTLER.

## Paroles d'Avertissement.

### LES MAUX DE L'INTEMPÉRANCE.

TROISIÈME ARTICLE.

PAR LYMAN BEECHER, D. D.

Les effets de l'intempérance sur la liberté civile doivent être sérieusement considérés.

Tout le monde admet que l'intelligence et la vertu sont les soutiens de nos institutions républicaines, et que l'influence salutaire de l'éducation et le pouvoir moral des institutions religieuses, sont indispensables pour produire cette intelligence et cette vertu.

Mais ne sont-ce pas les ivrognes qui garnissent les rangs de l'incroyable? qui violent le Sabbat? qui vomissent des blasphèmes contre le ciel? qui négligent l'éducation de leurs familles et qui en corrompent la moralité? presque tous les crimes sociaux et l'ignorance nationale sont le fruit de l'intempérance. Partout les hommes intempérants sont à l'œuvre pour abattre les colonnes de notre édifice national et en saper les fondements. Des légions l'ont assiégé et sur toutes ses portes la hache d'armes résonne; et toutefois la sentinelle reste endormie!

Si le mal progresse comme il a progressé jusqu'ici, le temps n'est pas éloigné où la masse entière des classes ouvrières, la force de la nation, sera corrompue; et quand ce résultat sera atteint le droit de suffrage deviendra le moyen de sa propre destruction. Car les classes ouvrières constituent l'immense majorité, et quand elles seront perverties par l'intempérance, l'ambition n'au-

ra pas besoin d'autres instruments pour creuser la tombe de nos libertés, et ensevelir notre gloire.

L'influence de l'intérêt, de l'ambition, de la crainte et de l'indolence est telle qu'un parti-acharné peut, avec une poignée de troupes disciplinées, dominer l'influence de cinq cents hommes tempérants qui agissent sans entente. On n'est déjà que trop disposé à faire des concessions aux intempérants, à les tolérer et même à les flatter, à cause de la crainte des résultats de leur suffrage pervers. L'influence de l'intempérance est si grande que les lois dorment dans le code, et jusqu'à ce que le sentiment public soit éveillé et jusqu'à ce que les hommes tempérants concentrent leurs efforts pour agir avec ensemble, il est douteux que leur exécution soit possible.

Où est la ville, le village ou le bourg dans lequel les lois ne soient pas ouvertement violées? et où est la magistrature qui ose mettre en exécution les lois contre les débitants et les consommateurs de boissons spiritueuses? Il y a une espèce d'aristocratie de mauvaise influence qui s'est déjà élevée, qui défie la loi et menace de détruire la liberté civile.

A mesure que l'intempérance augmente, il est à craindre que le droit de lever des impôts n'arrive par degrés entre les mains d'hommes intempérants. Les lois seraient alors de moins en moins efficaces pour protéger les droits de la propriété. Ce serait le coup de mort porté à la liberté, dont la sécurité est maintenue par la propriété. La guerre est soutenue par l'argent, et quand ceux qui tiennent entre leurs mains la propriété d'une nation ne pourront garantir leurs droits, ils changeront la forme du gouvernement, paisiblement s'ils le peuvent, mais aussi par la force si c'est nécessaire.

La nation sera exposée à la violence et à la révolution en proportion du nombre des citoyens sans principes moraux, et n'ayant aucun droit aux terres, aucun capital à risquer. Dans quelques contrées de l'Europe une certaine partie de la nation est privée du droit de suffrage et est contenue par les baionnettes. Mais en Amérique le pouvoir qui peut être placé entre les mains des hommes intempérants et ignorants est immense. Ce sont les troupes des futurs Césars entre les mains desquels notre avenir national est menacé de tomber. Elles forment un corps d'hommes irréguliers, n'ayant rien à perdre et tout à espérer de l'avenir, ne redoutant par conséquent ni les révolutions, ni les guerres civiles. C'était de tels éléments qu'était composée l'armée de Catilina qui conspira contre les libertés de Rome. Et pendant la révolution française, des hommes tels que Lafayette furent bientôt balayés du gouvernail par une populace composée de la lie du peuple, pour faire place à des révolutionnaires furieux.

Nous sommes fiers de notre liberté, et nous avons confiance dans les moyens que nous avons en perspective pour affranchir le monde. Mais les fondements de notre édifice national reposent sur les flancs mouvants d'une montagne embrasée, de laquelle déjà, en plusieurs endroits, ont jailli des flammes qui brûlent autour de nous. Si nous ne parvenons pas à les éteindre, nous sommes perdus. Notre soleil se couche rapidement et bientôt nous serons enveloppés d'une nuit éternelle.

«Voici je suis toujours avec vous.» Réjouissante pensée pour les croyants! Sommes-nous abatus et fatigués de la terre? Quel repos ces paroles du Sauveur ne nous procurent-elles pas? «Venez à Moi et je vous donnerai du repos.» Sommes-nous tentés? Semblables à Pierre, nos amis nous abandonnent-ils lorsque nous sommes fausement accusés? Nous trouvons en Jésus un Ami qui peut comprendre nos souffrances. Qu'il soit donc dès maintenant notre meilleur Ami.—Extrait.

La sagesse se montre moins dans les préceptes que dans la vie, dans la fermeté du caractère et dans la victoire remportée sur nos penchants. Elle nous enseigne à agir aussi bien qu'à parler et elle sert à donner du ton, de la couleur à nos paroles et à nos actions.



## Etudes Bibliques.

## POURQUOI CES CHOSES N'ONT-ELLES PAS ÉTÉ TROUVÉES AUPARAVANT?

SECOND ARTICLE.

Nous avons dans le livre d'Ezéchiel une autre prophétie concernant la restauration du Sabbat dans les derniers jours. D'abord le prophète parle des faux docteurs qui négligent de faire l'œuvre de Dieu en temps convenable. Chap. 13 : 4-11. Il dit que certaines brèches devaient être réparées, verset 5, mais qu'il s'en refusait de bâtir. Ces brèches devaient être réparées afin que le peuple de Dieu pût se tenir ferme dans le combat à la journée de l'Éternel. Verset 5. Toute l'Écriture place « la journée de l'Éternel » au second avènement. Voyez 2 Pierre 3 : 10. Doit-il donc y avoir un combat?—Oui, et il est appelé « le combat du grand jour du Dieu tout-puissant. » Apoc. 16 : 14. Dans ce temps-là, la colère de Dieu sera versée par le moyen des sept dernières plaies (Apoc. 16) dont la dernière sera une grosse grêle qui tombera du ciel. Verset 21. Les enfants de Dieu ont besoin d'une préparation spéciale pour subsister dans ce moment-là. Ezéchiel fait allusion à cela et aux pierres de grêle qui tomberont, et il dit que ces brèches doivent être réparées, par le peuple de Dieu afin qu'il puisse subsister dans ce temps, mais que les faux prophètes ne voudront pas s'en occuper. « Ils ont eu des visions de vanité et des prédictions de mensonge, en disant : L'Éternel a dit ; et toutefois l'Éternel ne les avait point envoyés. » Verset 6. Et ils crient : « La paix, et il n'y avait point de paix. » Verset 10. Dans 4 Thess. 5 : 4-4, Paul place ce cri de paix et de sûreté précisément avant le second avènement.

Tous ces faits montrent de quel temps parle Ezéchiel. Il dit : « L'un bâtissait la muraille, et les autres l'enduisaient de mortier mal lié. » Verset 10. Dans Ezéch. 22, où le même sujet est de nouveau présenté, nous voyons que la brèche est la brèche faite à la loi de Dieu dans la transgression du commandement du Sabbat. Lisez les versets 25 à 30 et vous verrez qu'il est fait allusion aux mêmes prophètes. Il est aussi parlé d'enduire « de mortier mal lié » de voir des visions fausses et de prédire le mensonge, disant : « Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel, et néanmoins l'Éternel ne leur a point parlé. » Il a cherché un homme qui refit la cloison et « se tint à la brèche » et n'en a point trouvé.

Au verset 26, il met de côté le langage figuré et dit ouvertement qu'ils ont violé la loi de Dieu et le Sabbat. « Les sacrificateurs ont fait violence à moi loi. Les sacrificateurs mêmes violent la loi de Dieu. Quel précepte? » Et ont profané mes choses saintes [son saint Sabbat]; ils n'ont point mis de différence entre la chose sainte et la chose profane [entre le Sabbat et les jours ouvriers]; et ils n'ont point donné à connaître la différence qu'il y a entre la chose immonde et la chose nette, et ils ont déshonoré les yeux de mes Sabbats. » Voilà leur péché. Ils violent la loi de Dieu en détournant leurs yeux du Sabbat, et en refusant de préparer un peuple pour la journée de l'Éternel en réparant cette brèche.

Dans Esaïe 58, la même œuvre de refaire la cloison et de réparer la brèche par la restauration est prédite. L'Éternel commande d'abord à Esaïe de crier à plein gosier, de ne point s'épargner pour déclarer à son peuple leurs péchés. Verset 1. Il dit qu'ils lui désobéissent sans le savoir, car ils pensent qu'ils font sa volonté. Verset 2. Entre autres choses il dit : « Et des gens sortirent de toi, qui rebâtirent ce qui aura été désert depuis longtemps ; tu rétabliras les fondements abandonnés d'âge en âge, et on t'appellera le réparateur des brèches et celui qui redresse les chemins, afin qu'on puisse habiter au pays. » Verset 12. Il est parlé ici de quelque réformation importante. Ce qui a été désert depuis longtemps doit être rétabli. Quelque chose qui a été négligé pendant des siècles doit maintenant être restauré. Ceux qui feront cette œuvre répareront des brèches. » Voilà encore cette brèche dont parle Ezéchiel ; la brèche faite à la loi de Dieu en ôtant le Sabbat. Ils doivent aussi redresser les chemins afin qu'on puisse habiter au pays. Certaines vérités, longtemps négligées seront donc amenées à la lumière et pratiquées. C'est le Sabbat, ainsi que le montre le verset suivant où les conditions sont posées : « Si tu retires ton pied du Sabbat. » Le Sabbat de l'Éternel est foulé aux pieds dans la poussière. Ils l'ont mis sous leurs pieds, et cela depuis plusieurs générations. Or s'ils veulent retirer leur pied du Sabbat, ils seront appelés les réparateurs des brèches.

« Si tu retires ton pied du Sabbat, et que tu ne fasses pas ta volonté au jour qui m'est consacré. » Ils emploient le jour de l'Éternel à leur propre plaisir. « Et si tu appelles le Sabbat tes délices et honorable ce qui est consacré à l'Éternel. » Ils doivent cesser de parler du Sabbat comme ils l'ont fait. Ils l'ont appelé : « L'ancien Sabbat juif, et ils l'ont méprisé. Maintenant ils doivent l'appeler saint et honorable, et un délice. »

Cette prophétie montre que lorsque le Sabbat aura été négligé et foulé aux pieds pendant plusieurs générations, il y aura une réformation sur ce point, et le saint Sabbat sera de nouveau honoré. C'est précisément l'œuvre dans laquelle sont maintenant engagés les Adventistes du Septième Jour. Voulez-vous y prendre part?

Esaïe 56 prédit aussi la restauration du Sabbat aux derniers jours. Au verset 1, le Seigneur dit : « Mon salut est prêt à venir. » Cela doit être peu de temps avant la venue de Christ. Hébr. 9 : 28 ; 1 Pierre 1 : 5. C'est quand les sentinelles sont aveugles, quand ils prophétisent paix, que la destruction est à la porte. Esaïe 56 : 9-12. Alors « Heureux est l'homme. . . qui s'y attachera, observant le Sabbat de peur de le profaner. » Verset 2. Vous ne pouvez vous attacher à une chose à laquelle vous êtes déjà attachés. Mais il y a une bénédiction pour

ceux qui s'attacheront au Sabbat et qui l'observeront dans ce temps-là.

Le chapitre huit d'Esaïe renferme une autre allusion à la restauration du Sabbat aux derniers temps. Le prophète parle de la destruction qui va tomber sur les méchants, versets 9-15. Il parle encore de ceux qui veillent et attendent la venue du Seigneur, verset 17 ; et des signes verset 18 ; ensuite il dit : « A la loi et au témoignage. Que s'ils ne parlent selon cette parole-ci, il n'y aura point de lumière du matin pour lui. » Verset 20. Ce verset nous dirige à la loi de Dieu, et donne un moyen d'éprouver les hommes. Au verset 16 le Seigneur dit : « Lie [trad. de Lausanne] ce témoignage et cache la loi parmi mes disciples. » Le « témoignage » est les dix commandements. Voyez Ex. 31 : 18 ; 32 : 15 ; 34 : 29.

Il doit être lié. Mais nous ne lions pas ce qui n'est pas dispersé. Cela montre que dans les derniers jours une certaine portion de la loi de Dieu sera négligée ; de là la nécessité de lier et de restaurer cette loi.

« Cache la loi parmi mes disciples. » Sean et signe sont des termes synonymes. Il reçoit le signe de la circoncision comme un sceau de la justice, etc. Ici signe et sceau sont appliqués à la même chose. Le Sabbat est le signe ou sceau de Dieu. « Je leur donnai mes Sabbats, pour leur être un signe entre moi et eux. » Ezéch. 20 : 12. Le Sabbat comme signe du Dieu vivant est le sceau dans la loi de Dieu qui montre qui en est l'auteur. En abolissant le Sabbat, la papauté a ôté le sceau de la loi de Dieu. Or le prophète dit : « Cache la loi parmi mes disciples. » Le sceau, le Sabbat, doit être rendu à la loi, tandis que les disciples attendent leur Seigneur. Versets 16-18.

De même dans Apoc. 7 : 1-3, précisément après que les signes du second avènement auront été donnés, chap. 6 : 12, 13 ; un ange paraît tenant le sceau de Dieu afin de marquer sur leurs fronts les serviteurs de Dieu. Cette œuvre est encore la restauration du Sabbat. Et la même œuvre est prédite dans Jér. 6 : 14-19. Le prophète s'adresse à une classe de personnes qui trompent le peuple en criant : « Paix, paix, » quand le Seigneur est sur le point de détruire la terre. Il a envoyé des sentinelles pour les avertir, mais ils n'ont point écouté. Il les invite à « s'enquérir touchant les sentiers des siècles passés » mais ils ne veulent point le faire, « parce qu'ils n'ont point été attentifs à mes paroles, et qu'ils ont rejeté ma loi. »

Tous les prophètes ont donc prédit que dans les derniers jours, il y aura une œuvre de réforme concernant la loi de Dieu et son saint Sabbat. Ce temps est venu et cette œuvre a commencé. Lecteurs, ne rejetez pas la loi de Dieu ; ne détournez point vos yeux de son Saint Sabbat.

D. M. C.

## LA VENUE DU SEIGNEUR.

DANS ma jeunesse j'entendis un sermon sur le sujet de la venue du Seigneur et la résurrection des saints.

C'était à l'occasion des funérailles de ma chère mère. Le texte était tiré du psaume 17, verset 15. Dès mes premières années, mon esprit avait été rendu familier avec cette doctrine glorieuse, car il y a cinquante ou soixante ans, les ministres avaient l'habitude de s'étendre sur ce sujet, pour avertir les pécheurs et consoler les croyants. Souvent aussi ma voix s'est élevée sur ce sujet. Et la plume demeure-t-elle inactive? Hélas ! je crains qu'il n'y ait que trop de silence sur cet important sujet. Du haut des chaires retentit le plus souvent le cri de progrès et de continuation de progrès, sans jamais parler du temps où la voix de l'archange et la trompette de Dieu seront entendues 1 Thess. 4 : 16. Et la voix de la presse nous dit les mêmes choses. Nous croyons au progrès, spécialement dans la conduite des chrétiens. La science se propage et l'on fait de grands efforts, non sans succès, pour augmenter la tempérance, la vertu, l'honnêteté et la paix ; toutefois l'accroissement de l'immoralité est si visible, que nous serions découragés si nous n'avions pas foi en la puissance de l'Évangile. Mais ni la foi ni l'Évangile ne peuvent arrêter le déluge de perdition qui va sûrement tomber sur les impies. Que la plume donc, aussi bien que la voix, donne l'alarme : « Fuyez la colère à venir. » « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu. » « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. »

Le Seigneur viendra. Il est venu une fois et s'est donné lui-même pour nous. Il reviendra. Il dit à ses disciples : « Je reviendrai, et vous prendrai avec moi. » Les prophètes annoncent clairement ce grand événement : « Et ses pieds se tiendront debout en ce jour-là sur la montagne des Oliviers. » C'est sur cette montagne, dominant Béthanie et Jérusalem, que les anges dirent : « Ce Jésus, qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » « Il viendra pour être glorifié dans ses saints, et pour se rendre admirable en ce jour-là dans tous ceux qui auront cru. » A sa venue aura lieu la punition d'une perdition éternelle sur ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile. Il est écrit : « Et l'Éternel sera roi sur toute la terre ; en ce jour-là il n'y aura qu'un seul Éternel et que son nom seul. » « Et ceux de ton peuple seront tous justes. » Les prophètes, Christ et les apôtres parlent de sa venue en termes positifs. Jacques dit : « Voilà, le juge est à la porte, » et Pierre et Paul s'accordent avec Jacques et disent que la venue du Seigneur est proche. Notons bien que sa venue doit être beaucoup plus près maintenant qu'elle l'était alors. Quoique ce fait soit un avertissement donné à tous les hommes, afin qu'ils se préparent à aller à la rencontre de Christ, c'est aussi un encouragement pour les croyants qui sont invités à obéir au commandement du Maître : Travaillez jusqu'à ce que je vienne ! Que de choses n'y a-t-il pas à faire, et combien peu de temps il nous reste. La courte durée de la vie nous apprend qu'il n'y a pas de temps à perdre. Des contrées jusque-là tout à fait inaccessibles sont maintenant ouvertes à l'Évangile, leurs barres de fer et leurs portes d'airain ont été ôtées. La Chine, l'Arabie, l'Arménie, l'Abyssinie, le centre de l'Afrique et d'autres champs, sont prêts pour la moisson. Frères dans le Sei-

gneur ! notre responsabilité augmente à mesure que les occasions de travailler se présentent à nous. Annonçons fidèlement ce que le Maître réclame comme fruit de notre foi en lui, savoir : l'obéissance du cœur et de la vie aux commandements du Père.—Sabbath Memorial.

## LE SABBAT DE L'ÉTERNEL.

SECOND ARTICLE.

Maintenant nous nous proposons de montrer ce que c'est que le péché ; et la Bible ne nous laisse pas dans l'ignorance à cet égard : une règle nous est donnée par laquelle nous pouvons dire avec certitude ce qui constitue le péché. « Par la loi, » donc, « est donnée la connaissance du péché. » Par quelle loi était donnée la connaissance du péché vingt-quatre ans après la résurrection de Christ? Réponse. Par la même loi qui fut donnée quand il fut dit : « Tu ne convoiteras point. » Donc la loi par laquelle est donnée la connaissance du péché, est la loi des dix commandements. Cette loi dit : « Le septième jour est le repos de l'Éternel, ton Dieu. Tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là ; ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni ton étranger qui est dans tes portes. Car l'Éternel a fait en six jours les cieux, la terre, la mer, et tout ce qui est en eux, et s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos, et l'a sanctifié. » Ex. 20 : 10, 11. Or jusqu'à ce que cette loi soit changée ou abrogée (et Christ dit qu'il n'est pas venu anéantir la loi, Matth. 5 : 17, etc.) par l'autorité même qui l'a donnée, si vous la transgressez obstinément, vous êtes un pécheur obstiné, quelle que soit la religion que vous professiez ; car le péché est la transgression de la loi. Celui qui pêche en un seul point, ou qui viole un de ces commandements est coupable de tous ; c'est-à-dire, il est un transgresseur de la loi, un pécheur aux yeux de Dieu. Mais une âme régénérée, un vrai chrétien, dit avec Paul : « Je prends bien plaisir à la loi de Dieu quant à l'homme intérieur. » « La loi donc est sainte, et le commandement est saint, juste et bon. » Rom. 7 : 23, 12. Et celui qui ne veut pas se soumettre à garder les commandements de Dieu lorsqu'il les comprend, a encore l'affection de la chair qui « ne se rend point sujette à la loi de Dieu ; et aussi ne peut-elle point. » Direz-vous : C'est juger trop sévèrement que de parler ainsi : cette parole est dure ; qui peut l'ouïr? Je ne veux juger personne ; mais la parole que le Seigneur a prononcée sera celle qui nous jugera au dernier jour. Jean 12 : 48. « Tous ceux qui auront péché en la loi seront jugés par la loi. . . au jour que Dieu jugera les secrets des hommes par Jésus-Christ, selon mon Évangile. » Rom. 2 : 12, 16. Ceux qui retiennent injustement la vérité captive, qui prétendent garder la loi, mais qui ne la gardent pas comme Dieu l'a ordonné, qui anéantissent les commandements de Dieu (celui qui dit de garder le septième jour), et enseignent des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes (l'observation du premier jour au lieu du septième) honorent Dieu en vain. Marc 7 : 7.

Mais vous direz : On peut garder un jour quelconque comme Sabbat, pourvu que ce soit une septième partie du temps ! A quoi nous répondons : Dieu n'a jamais dit cela. Il ne faut pas se moquer de Dieu de cette manière ! Dans sa sagesse et sa grande bonté, il a fait le Sabbat pour l'homme, il a fixé le jour du Sabbat et le temps où ce jour doit commencer, et le temps où il doit se terminer : c'est le septième jour répondant au septième jour de la semaine de la création ; et Dieu a dit : « Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le premier jour, etc. ; » « depuis un soir jusqu'à l'autre soir, vous célébrerez votre repos ; » et le soir est marqué par le coucher du soleil. Marc 13 : 32 ; Lévi. 22 : 6, 7, etc. Dieu n'a pas laissé les hommes dans l'incertitude sur ce sujet, de sorte que son peuple fut porté à choisir différents jours, et que chacun eût la liberté d'appeler un jour quelconque le Sabbat. Mais Dieu a béni et sanctifié le septième jour à la création, et il a prouvé que ce jour était un jour particulier par un miracle remarquable qu'il a opéré pendant quarante ans devant plus de six cent mille témoins, en retenant la manne le septième jour, et en donnant le jour précédent la nourriture suffisante pour le peuple le jour du Sabbat ; et vous ne pouvez le nier, ni montrer que nous ne présentons pas des faits bibliques. Mais vous dites : Comment pouvons-nous savoir quel est le septième jour? Nous répondons : Voulez-vous le savoir? Demandez-le aux Juifs ; car c'est à eux que Dieu a confié les saints oracles, et ils les a ensuite dispersés parmi toutes les nations. Savez-vous quand vient le premier jour de la semaine? Eh bien, le Sabbat est toujours le jour avant le premier jour de la semaine. Matth. 28 : 1. Mais vous direz peut-être : La majorité des chrétiens honnêtes ne gardent-ils pas le premier jour de la semaine? et n'ont-ils pas pendant plusieurs siècles travaillé à leur œuvre ordinaire le septième jour, et obéi au quatrième commandement en gardant le premier jour? et n'ont-ils pas eu de bons motifs ; en un mot, n'ont-ils pas été des chrétiens vivants? Je réponds : Que nous importe! La vraie lumière du Sabbat ne leur était pas parvenue ; mais nous connaissons notre devoir.

Maintenant nous savons avec certitude ce qu'est le péché ; non par ce que disent les écrivains populaires, non par les traditions populaires de nos pères, ou simplement par nos sentiments, mais par la loi de Dieu ; car le péché est la transgression de la loi ; et tous ceux qui ont la loi de Dieu, ont une règle infaillible et éternelle par laquelle ils peuvent savoir ce qu'est le péché. Etes-vous un transgresseur obstiné de la loi de Dieu? Alors par la loi est donnée la connaissance que vous êtes un pécheur obstiné devant Dieu. Les péchés de présomption sont dangereux. Ceux qui les commettent autrefois étaient punis de mort sur le champ, et une terrible punition attend ceux qui péchent volontairement sous cette dispensation. Hébr. 10 : 26, 27, etc. Si vous avez péché contre le saint commandement de Dieu, repentez-vous et réformez-vous, et Dieu vous guérira. Lévi. 4 : 2, 13 ; Actes 17 : 30.

B. C.



## LES DROITS DES ENFANTS.

«Pourquoi pas, maman? Pourquoi ne puis-je pas l'avoir?» disait la petite Christine Field, en tordant son mouchoir au dos de la chaise de sa maman, et témoignant sa mauvaise humeur par son agitation, sa bouderie et ses pleurs.

—«Christine, combien de fois ne vous ai-je pas dit de ne pas me demander pourquoi? dit madame Field aigrement. C'est assez pour vous de savoir que j'ai dit que vous ne pouviez l'avoir. Ne secouez pas ma chaise, enfant!»

—«Mais maman, vous avez dit et dit que j'aurais un manteau fourré pour l'hiver; beaucoup de filles ont déjà les leurs; et je pense que vous devez tenir votre parole!» dit Christine.

Sa mère se retourna et la regarda avec surprise.

—«Comment, Christine! Je pense que vous oubliez à qui vous parlez, dit-elle sévèrement. Quittez la chambre tout de suite. Allez en haut jusqu'à ce que vous sachiez mieux vous conduire.»

L'enfant, fondant en larmes, sortit de la chambre, frappant la porte derrière elle.

Madame Field se leva de sa chaise, avec l'intention de la rappeler pour la gronder d'être sortie en colère, lorsqu'une douce voix l'arrêta.

—«Chère Lucie, dit tante Susanne, je ne pense pas que la pauvre enfant ait voulu agir ainsi. Elle a essayé longtemps de se contenir.»

—«Essayé de se contenir? dit madame Field d'un ton surpris. Je pense que vous vous trompez, chère tante. C'est un petit être très-prompt, et elle m'inquiète beaucoup par ses accès de colère. Madame Field se rassit soupirant d'un air découragé et continua son travail.»

—«Je l'ai surveillée, Lucie, pendant tout ce temps, dit tante Susanne après une pause; et pendant qu'elle tremblait d'émotion, elle faisait tous ses efforts pour se contenir, (mieux que vous ne le faisiez, aurait pu ajouter tante Susanne, pourtant elle ne le fit pas) mais à la fin elle n'en eut plus la force.»

—«Elle a été très-impertinente, dit madame Field d'un ton bref, mais le silence ayant suivi cette remarque, elle jeta un regard sur le visage de tante Susanne. C'était une de ces bonnes figures sereines, avec des yeux noirs et pensifs, ses cheveux argentés se cachait à demi sous un bonnet d'une édatante blancheur; elle avait l'air triste et peiné; et la conscience de madame Field en fut affectée.»

—«Oh ci chère tante, s'écria-t-elle soudainement, vous ne savez pas quelle peine cette enfant donne. Elle était auparavant un enfant douce et docile; elle obéissait sans raisonner; mais ces temps-ci, elle me demande continuellement, «Pourquoi ne puis-je pas? Pourquoi ne dois-je pas? et on n'a aucune paix avec elle. Elle est tellement obstinée, et déterminée à savoir la raison de chaque chose! Je ne sais plus que faire avec elle.»

Madame Murray sourit en répondant: —«Mais, Lucie, je n'ai jamais pensé que la persévérance et la détermination de savoir la raison de chaque chose fussent des choses si mauvaises. Et il me semble que Christine, étant assez âgée pour comprendre la raison de la plupart des choses que vous lui commandez, a le droit de la connaître.»

—«Le droit!» dit madame Field d'un air surpris.

—«Mais oui, ma chère, le droit. Les enfants ont des droits, quoiqu'ils ne soient guère respectés par les grandes personnes. L'autorité d'une mère doit, après tout, être limitée par le bon sens et le respect du aux droits des enfants. Et Christine étant un enfant sensée et raisonnable, a le droit d'être traitée comme telle. Pardonnez-moi, ma chère, de vous parler ainsi, mais je pense que vous auriez dû lui dire pourquoi vous étiez obligée de rétracter votre promesse de lui donner un manteau fourré. Il lui semble que c'est un simple caprice de votre part si ce n'est un acte de dureté délibéré.»

Dans ce moment Madame Field baissait la tête, et travaillait très-rapidement; ses yeux étaient devenues rouges.

—«Il me semblait que cela ne valait pas la peine d'en parler dans des explications à cet égard, dit-elle à demi-voix.»

—«J'ai toujours vu, pendant les longues années que j'ai eu mes nombreux enfants autour de moi, que cela valait toujours la peine de leur épargner un chagrin. Et sûrement quelques mots d'explication dits avec fermeté et bonté auraient été moins pénibles que la scène que vous avez eue il y a un moment.»

—«Oui, oh oui! dit madame Field avec un soupir. Mais il n'est pas toujours convenable d'expliquer ses raisons à un enfant.

Il y a des choses qu'il n'est pas convenable qu'ils sachent. Par exemple, Christine se mit en colère il y a quelques jours, parce que je ne voulais pas la laisser aller voir la petite Kate Barton. Je ne pouvais lui dire que c'était à cause que madame Barton est une pauvre et misérable ivrogne, et la petite aurait pu la voir dans un moment d'ivresse. Vous savez que ce n'est guère connu. Nous qui sommes les amis de son mari, n'en avons jamais rien dit, quoique nous sachions que c'est la vérité.»

—«Je sais que vous ne pouviez lui dire cela, mais si vous aviez la bonne habitude de lui donner de bonnes explications pour la plupart des choses, elle vous croirait lorsque vous lui diriez que vous avez une raison quelconque pour l'empêcher de faire telle ou telle chose, mais que vous ne pensez pas qu'il soit bon de lui en donner l'explication.»

La conversation en resta là, car madame Field posa son ouvrage et monta dans la chambre de Christine; elle s'arrêta un moment derrière la porte et entendit sangloter. Lorsqu'elle entra, Christine tourna vers elle son visage en pleurs, puis se cacha de nouveau la figure dans l'oreiller.

Sa mère s'approcha d'elle, et lui posant doucement la main sur la tête, lui dit avec bonté: «Chère Christine, je désire vous dire quelque chose. Je pensais que vous auriez le plus beau manteau fourré qui se puisse trouver dans la ville, mais votre père a dû donner beaucoup d'argent pour votre pauvre tante Christine dont le mari est mort, comme vous savez, l'automne dernier, de sorte que je n'ai pas eu autant d'argent que d'habitude pour nos vêtements. Vous voyez que je n'ai pas non plus des habits neufs. Je ne désire pas que ma petite fille croie que je manque à la promesse que je lui ai faite, ou que je suis sans bienveillance envers elle.»

Christine se leva, regarda sa maman un instant, puis jeta ses bras autour de son cou.

—«Oh maman, pardonnez-moi! dit-elle en sanglotant. J'ai été si méchante! S'il vous plaît, pardonnez-moi!» Madame Field embrassa sa petite fille et l'assura que tout était oublié. Mais comme les pleurs de Christine continuaient à couler.

—«Ne pleurez pas ainsi, ma chère, dit la mère tendrement. Tout est bien maintenant.»

—«Non, non maman! vous ne savez pas, dit enfin Christine. J'ai dit, en moi-même: maman est méchante envers moi, je ne veux plus l'aimer; mais je vous aime, maman.» Les petits bras de l'enfant se serrèrent plus fort autour du cou de la mère qui pleura à l'aise.

—«Maman, Dieu me pardonnera-t-il d'avoir été si méchante?» demanda Christine au milieu de ses pleurs.

—«J'espère qu'il pardonnera à toutes deux, ma chère, car je n'ai pas été aussi bonne que j'aurais dû l'être envers ma petite fille dit madame Field. Chère Christine, je vous demande de ne pas dire un mot des embarras de votre tante Christine. Ce ne serait pas charitable de parler de l'argent que votre papa lui a donné.»

—«Non, non maman, je ne le ferai certainement pas,» dit l'enfant.

Ainsi tout était un mieux entre Christine et sa mère, et les yeux bienveillants de tante Susanne brillèrent de plaisir lorsqu'elle vit le bon effet de ses paroles.

Mais il s'éleva un autre petit nuage. La petite fille s'en alla un jour chez sa tante Christine pour prendre le thé avec Bess et Mattie.

—«Vois Christine, les belles petites cuillères et les jolies pincées à sucre que nous avons,» dit Mattie, lorsqu'elles se furent mises à table.

—«Mais, dit Christine, elles sont juste comme les miennes que je n'ai point vues depuis longtemps! où les avez-vous achetées?»

—«Tante Lucie nous les a données,» répondit Mattie. Alors Christine les prit et les examina.

C'étaient les siennes; car on pouvait remarquer sur les pincées les deux lettres C. F. qu'elle avait tracées avec la pointe des ciseaux. Christine les posa sans mot dire, mais son cœur se gonfla en éprouvant un sentiment d'injustice, et tout son plaisir s'évanouit.

—«Eh bien! Christine, avez-vous eu du plaisir?» dit madame Field, lorsque sa petite fille entra à la maison.

—«Non, maman, pas beaucoup,» dit Christine à voix basse. Madame Field la regarda. —«Comment! qu'est-ce qu'il y a?» demanda-t-elle, en voyant les lèvres de Christine trembler et ses yeux se remplir de larmes.

Christine alors éclata en sanglots et s'écria: «Ce sont mes cuillères. Mattie dit que vous les lui avez données.»

—«Oui, je l'ai fait, dit madame Field. Comment Christine, je ne pensais pas que vous vous souciez de ces vieilles choses, et Bess et Mattie en ont si peu.»

—«Mais ce sont les miennes,» dit l'enfant agitée; et comme sa maman la regardait d'un air de reproche, elle s'échappa précipitamment de la chambre.

—«Une telle humeur!» soupira madame Field.

—«Les droits des enfants, de nouveau, Lucie,» dit tante Susanne.

—«Mais chère tante, dois-je laisser cette enfant devenir égoïste et avare?» reprit madame Field. Mais tante Susanne dit avec son aimable sourire:

—«Non, ma chère, enseignez-lui à être généreuse, en l'encourageant à donner, mais enseignez-lui aussi à être juste en respectant les droits de propriété. Laissez-lui dire avec confiance qu'elle peut user de ce qui lui appartient, mais apprenez-lui également qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.»

—«Christine, dit sa maman, lorsqu'elle vint le soir lui souhaiter une bonne nuit, je suis peinée d'avoir donné vos cuillères à Mattie. Je vous en achèterai d'autres si vous les désirez.»

—«Oh! maman, je ne m'inquiète pas trop des cuillères, mais je voulais seulement...» Christine s'arrêta en rougissant.

—«Faire ce que vous désirez avec ce qui est à vous, dit madame Field en souriant? Bien, ma chère, j'ai eu tort de donner ce qui vous appartient; je ne le ferai plus et vous pouvez en faire ce qu'il vous plaira.»

—«Oh! maman! Et je puis donner juste ce qui me plaît?» s'écria Christine, en s'asseyant joyeuse dans son lit.

—«Oui, vous le pouvez certainement.»

—«Bien, alors, je veux donner à Bess mon berceau à poupée. Elle n'en a point. Le puis-je? Et je veux donner à Mattie cette chaise de velours qui va si bien pour sa poupée. Est-ce que je peux, maman?»

Egoïste et avare, sans doute! Le cœur tout ému la maman embrassa la figure rayonnante de sa petite fille, et sortit pour raconter à tante Susanne le résultat de son expérience.

—«A l'avenir je respecterai les droits de mes enfants, chère tante,» dit-elle, après avoir raconté ce qui venait de se passer.

—«Mais ce ne sont pas là tous leurs droits,» dit la vieille dame en souriant.

—«Quoi d'autre?» demanda madame Field.

Madame Murray demeura un moment silencieuse.

—«Vous vous souvenez que madame Kingsley a été ici aujourd'hui, dit-elle alors, et Christine est venue au salon. Vous souvenez-vous de l'avoir grondée de son étourderie parce qu'elle avait passé son pied dans les cordons des rideaux? Et vous avez dit à madame Kingsley que Christine se tenait si mal qu'elle en devenait voûtée. Et lorsque madame Kingsley parla des progrès en musique que faisait Harriet, vous dites que Christine négligeait tellement ses exercices que vous étiez sûre qu'elle n'apprendrait jamais à jouer. Alors j'ai vis Christine devenir de plus en plus gênée et embarrassée jusqu'à ce qu'elle se glissa hors de la chambre; et quelques instants après, passant devant sa porte, je la vis pleurer. C'est une enfant réservée, sensible, et elle souffre beaucoup de votre rudesse.»

—«Oh tante!» s'écria madame Field, en rougissant au dernier mot. Madame Murray ne fit aucune excuse. Elle continua tranquillement son tricoteage. Un moment après, madame Field reprit la parole.

—«Chère tante Susanne, dit-elle avec hésitation, je suis sûre que vous devez me croire une bien mauvaise mère.»

—«Non, certainement pas, ma chère, vous êtes une mère des plus aimantes et des plus dévouées, mais vous ne vous souvenez pas toujours que votre enfant a le droit d'être traité comme une lady. Vous ne devez pas la blesser par des reproches inutiles et des remarques personnelles en présence d'autres personnes. Vous aimez tendrement vos enfants, Lucie, mais vous oubliez parfois cette recommandation: «Soyez miséricordieux et doux» et vous n'oubliez pas toujours au commandement: «N'agrissez point vos enfants.» J'espère que je ne vous ai point offensée, ma chère, en vous parlant franchement.»

Madame Field se leva, et s'approcha de sa tante; ses yeux étaient pleins de larmes lorsqu'elle se pencha pour déposer un baiser sur le front serein de la vieille dame.

—«Non, chère tante, je vous suis reconnaissante pour vos bienveillants avertissements, dit-elle. J'aurais pu faire beaucoup de tort à mes enfants, mais vos entretiens sur les droits des enfants, m'ont ouvert les yeux. Priez pour moi afin qu'il ne m'arrive plus d'offenser un de ces petits.» — *The Health Reformer.*

## LES BRÉBIS DE L'INCREDULE.

Sur les collines reculées du nord de l'Angleterre vivaient deux incroyables. Ils étaient voisins et avaient vécu jusqu'alors dans l'impunité et la blasphemie contre Dieu. L'un eut l'occasion d'entendre la prédication de l'Evangile; il crut et fut converti. Peu de temps après, il se rendit chez son voisin incrédule et lui dit:

—«Je suis venu pour vous parler. J'ai été converti.»

—«Oui, j'ai entendu dire que vous avez été dans cette maison où l'on fait la prière, dit le sceptique avec un sourire moqueur, et j'en suis très-surpris; car je vous croyais l'homme le plus sensé du village.»

—«Ami, dit le chrétien, j'ai un devoir à remplir envers vous, et je désire que vous m'écoutez. Voilà deux nuits qu'en y pensant je ne dors presque pas. J'ai parmi mon troupeau quatre brebis qui vous appartenaient. Elle vinent avec les miennes il y a six ans; je savais qu'elles portaient votre marque, néanmoins je les pris et les marquai de ma propre marque; vous les cherchées partout dans toutes les maisons du village, mais vous n'en apprîtes aucune nouvelle. Elles sont dans mon parc avec leurs agneaux. Pendant plusieurs nuits cette affaire m'a empêché de dormir et j'ai vu venir pour m'en débarrasser. Et maintenant me voici; je ferai ce que vous exigerez de moi. Si vous demandez que je fasse quelques années de prison, je m'y soumettrai. Si vous voulez de l'argent ou des propriétés, dites-le. J'ai une bonne ferme et de l'argent en intérêts; vous aurez tout ce que vous demanderez. Je désire régler cette affaire.»

L'infidèle fut stupéfait et commença à trembler.

—«Si vous les avez, les brebis, elles sont à vous; je ne vous demande rien, si vous voulez seulement vous en aller. Un homme qui vient à moi comme ça!... Je ne comprends pas ce qui s'est emparé de vous. Vous pouvez garder les brebis, si vous voulez seulement parler.»

—«Non, dit le chrétien, il faut que je règle cette affaire et que je paie les brebis, autrement je ne serai pas satisfait. Dites-moi ce que je vous dois.»

—«Si vous voulez absolument me payer, dit le sceptique, vous pouvez me donner le prix que les brebis valaient lorsqu'elles sont entrées dans votre champ et me payer en plus le six pour cent d'intérêt sur la somme, et puis partez et laissez-moi tranquille.»

Le voisin compta la valeur des brebis et l'intérêt demandé, doubla deux fois la somme, puis s'en alla, laissant l'incrédule le cœur chargé d'un fardeau presque aussi lourd que le sien l'avait été.

Les résultats de cette scène ne sont connus que de Dieu seul. Mais nous savons que depuis ce moment l'incrédule fréquenta aussi la maison de culte, et il est plus que probable qu'il fut amené à croire qu'il y a une puissance dans l'Evangile, et que tous les chrétiens ne sont pas des hypocrites. — *Extrait.*

## UNE FILLE SENSÉE.

Il y a quelques mois, une jeune fille anglaise vint à Philadelphie pour épouser un jeune homme à qui elle avait été fiancée en Angleterre. Deux ans auparavant celui-ci avait quitté l'Angleterre pour se rendre à Philadelphie, où ses affaires nécessitaient sa présence. Les noces devaient avoir lieu chez une amie de la mère de la jeune fille qui l'avait reçue chez elle. Un soir, pendant qu'elle préparait son trousseau de noces, son fiancé vint la voir. Il avait assez bu pour rendre sa conversation légère et déraisonnable.

La jeune fille fut frappée d'horreur et apprit bientôt qu'il avait l'habitude de boire fréquemment et à l'excès. Elle fit aussitôt arrêter les préparatifs de noces et informa son fiancé qu'elle ne pouvait pas l'épouser. Il protesta, prétendant qu'elle lui ferait oublier sa passion; il promit qu'il ne boirait plus, etc. Non, dit-elle, je n'ose point confier mon avenir à un homme qui a contracté une telle habitude. J'ai parcouru une distance de 1000 lieues pour me rendre ici afin d'épouser l'homme que j'aimais; mais je parcourrai de nouveau la même distance pour m'en retourner plutôt que de m'unir à un ivrogne. Elle retourna en effet chez sa mère.

Puissent toutes les femmes suivre cet exemple, et les hommes qui aiment les lois et l'ordre unir leurs efforts pour combattre les abus de l'intempérance. — *Extrait.*

Si vous voulez enseigner à vos enfants la crainte du Seigneur, vous devez vous-même l'aimer et le craindre. Les enfants ont une aversion spéciale pour l'hypocrisie, la pètanterie et les grands mots.

«RENDEZ GRÂCES POUR TOUTES CHOSES.»



## LES SIGNES DES TEMPS

Heureux ceux qui font ses commandements

BALE (SUISSE), OCTOBRE 1878

JAMES WHITE,  
J. N. ANDREWS,  
URIAH SMITH, } RÉDACTEURS

## PENSÉES PRATIQUES SUR DES SUJETS BIBLIQUES.

## L'HUMILITÉ

Est cette grâce qui nous rend capables d'acquiescer une juste appréciation de nous-mêmes. C'est précisément ce qu'il nous faut afin que nous puissions connaître notre place et la garder. L'humilité nous rend capables d'obéir à cette injonction savoir, de n'avoir pas de nous-mêmes une plus « haute opinion » que nous devons avoir. Rom. 12 : 3. Elle ouvre nos yeux sur nos propres défauts. Elle nous montre notre propre incapacité à imiter notre céleste modèle. Sans elle nous ne pourrions avoir faim et soif de la justice, car nous nous croirions déjà assez justes. C'est au moyen de grandes afflictions que nous apprenons les leçons d'humilité; toutefois rien n'est plus doux, ni plus rempli de calme divin que cette grâce excellente. L'affliction que nous éprouvons en apprenant l'humilité vient de ce que notre nature est entièrement contraire à cette humble disposition d'esprit. Les cœurs des enfants des hommes sont pleins de vanité et d'orgueil. La grâce de Dieu seule peut accomplir ce merveilleux changement. Mourir à l'orgueil est une opération douloureuse. Le changement que Dieu opère en nous produit dans nos cœurs une céleste sérénité et un bonheur durable. Il nous convient de nous humilier nous-mêmes. Si nous nous laissons humilier par le Seigneur, nous attirerons infailliblement sur nous ses châtimens, car c'est par ce moyen qu'il humilie les enfants des hommes. Dieu humilie des hommes tels que Gédéon; il châtie les hommes de Saccoth avec « des épines du désert, et des charcoons » Juges 8 : 16. Il vaut mieux apprendre l'humilité de cette manière que de ne pas l'apprendre du tout. Mais il vaudrait encore mieux humilier nos propres cœurs journellement et continuellement devant le Seigneur. Si nous ne nous humilions pas nous-mêmes, nous serons humiliés par le Seigneur. La vallée de l'humiliation est en elle-même la plus douce, et, ce qui est encore plus important, c'est la route la plus sûre de notre pèlerinage terrestre vers le ciel. John Bunyan nous dit que notre Seigneur, pendant le temps de son séjour ici-bas, avait sa résidence habituelle dans cette vallée. Il est certain que quiconque marchera y jouira de la compagnie de Jésus.

## LA FAUSSE HUMILITÉ

Est une des pires formes de l'orgueil. Les personnes qui sont tombées dans ce piège supposent qu'elles sont très-humbles. En effet elles croient réellement qu'elles sont beaucoup plus avancées que les autres dans toutes les choses qui rendent les hommes agréables à Dieu. Ceux qui ont de tels sentiments s'enorgueillissent de leur humilité. Si le péché se présentait à nous sous son caractère véritable, nous n'y tomberions pas si souvent. Mais il nous séduit; l'art de tromper est dans sa nature même. La nature séductrice du péché est ce qui en fait un adversaire si dangereux. Le péché est le fils aîné de Satan. Satan est le plus grand séducteur. Il est maître en fait de tromperie. Il a porté à son plus haut degré de perfection l'art de la fourberie. Il ne peut provenir d'une telle source que la fraude et la ruse. Bien qu'il soit le prince des ténèbres, il peut se transformer en ange de lumière. 2 Cor. 11 : 14. Et son habileté à tromper les hommes est telle qu'il peut revêtir l'orgueil d'une forme extérieure d'humilité et le faire passer souvent comme étant la vraie humilité.

Cette espèce d'humilité se manifeste souvent par des manières austères, ou par une abégation apparente, ayant pour but d'obtenir l'approbation des autres. Quelquefois elle se montre dans un accoutrement misérable et négligé afin que par ce moyen

l'humilité paraisse. Mais toutes ces actions d'humilité apparente ont pour objet la satisfaction de l'orgueil d'un cœur content de soi-même, ou le désir de recevoir l'approbation de ceux dont nous apprécions particulièrement la bonne opinion. Il y a un critérium qui permet de distinguer généralement, sinon toujours, la fausse humilité de la véritable. L'une peut supporter la répression; l'autre ne la reçoit pas. L'une reçoit la correction avec gratitude; l'autre est beaucoup trop sainte pour souffrir qu'on traite ainsi sa grande piété. Un autre caractère distinctif de la fausse humilité, c'est qu'elle cherche toujours, soit par parole, soit par action à concentrer sur elle-même l'attention des autres; mais la vraie humilité voudrait se soustraire à tous les regards, sauf aux yeux de Dieu. « La plupart des hommes vantent leur bonté; mais qui trouvera un homme véritable? » Prov 20 : 6. Lecteurs, quelle humilité possédez-vous, la véritable ou la fausse ?

## LA MODÉRATION.

Cette vertu convient au chrétien dans tous les temps, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité. Il ne convient pas à un chrétien de manifester une joie excessive lorsqu'il est favorisé d'une bénédiction temporelle quelconque. Notre bonheur terrestre, quelque grand qu'il soit peut être très-éphémère et durer à peine un jour. Nos peines ne sont pas tellement profondes que nous nous abandonnions sans réserve à notre douleur. Notre cas pourrait être pire. Il en sera toujours ainsi jusqu'à ce que nous nous trouvions, si telle était finalement notre condition, au nombre de ceux qui seront perdus. Sachons contenir et notre joie et notre douleur, quant à ce qui concerne les bénédictions temporelles ou les calamités. Un monarque oriental demandait un jour à l'un de ses sages de lui donner quelque devise qui modérât sa joie dans la grande prospérité, et sa douleur dans l'affliction profonde. « Souvenez-vous, lui répondit le sage que cela aussi passera. » Cette parole est admirable; mais elle n'égale pas celle-ci écrite par St. Paul : « Que votre modération (trad. angl.) soit connue de tous les hommes. Le Seigneur est près. » Phil. 4 : 5. Si nous marchons en la présence de Dieu, et dans l'attente du grand jour des rétributions, la prospérité et l'adversité temporelles nous paraîtront également de peu d'importance, comparées aux réalités éternelles !

## SEMER ET MOISSONNER.

« Ce que l'homme aura semé, c'est ce qu'il moissonnera aussi. » On ne peut moissonner du blé où l'on a semé des charbons. On ne peut faire de mauvaises œuvres et recevoir la récompense de bonnes actions. Par chacune de nos actions nous semons quelque graine, et toute graine jetée en terre produira son fruit. Si nous pouvions nous rappeler constamment que toutes nos mauvaises actions doivent être suivies de leurs propres conséquences, et que toute mauvaise action que nous semons produira une récolte abondante de mal, avec quelle circonspection ne marcherions-nous pas dans la crainte du Seigneur. Quelle erreur fatale de la part des parents de permettre à leurs enfants d'agir selon leur propre volonté. Lorsqu'une telle semence est jetée en terre, elle n'a pas besoin de soins pour pousser et donner une abondante moisson. Il est certain que ceux qui ont ainsi semé moissonneront de la même manière ce qu'ils auront semé. Gardez-vous des mauvaises actions; car au jour du jugement vous devrez en rendre compte, ainsi que de tout le mal qu'elles ont causé dans le monde.

## UNE PROMESSE.

« Si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui. Si nous le renonçons, il nous renoncera aussi. » 2 Tim. 2 : 12. Notre Seigneur se propose de faire de grandes choses pour ceux qui sont dignes de les recevoir. Régner avec Christ ne sera rien moins qu'être assis avec lui sur son trône, et porter la couronne qu'il placera lui-même sur nos têtes. Mais ceux qui ne supportent pas l'épreuve se montrent indignes de ce grand honneur. Tous ceux qui régneront avec Christ doivent d'abord souffrir avec lui. L'angoisse de la croix doit précéder le triomphe des rachetés. Ceux qui évitent la croix ne s'assièront jamais sur le trône de gloire du Seigneur.

Il confessa ses saints devant le Père et devant les anges. Mais chacun d'eux aura été auparavant jugé digne de ce grand honneur. Ceux qui maintenant renoncent Christ devant les hommes seront aussi renoncés par lui.

Combien nous serions sages d'avoir la pensée du dernier jour toujours présente à notre esprit. Alors chacune de nos actions serait accomplie en la présence de Dieu, et toute notre œuvre serait telle que nous ne craindrions point qu'elle paraisse en jugement.

J. N. A.

## MATTHIEU DIX-HUIT.

« En cette même heure-là, les disciples vinrent à Jésus et lui dirent : Qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? Et Jésus ayant fait venir un enfant, le mit au milieu d'eux, et dit : Je vous le dis en vérité, qui si vous ne changez, et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. C'est pourquoi, quiconque s'humiliera soi-même, comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. Et quiconque reçoit un tel enfant à cause de mon nom, il me reçoit. Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule, et qu'on le jetât au fond de la mer. »

En examinant brièvement ces paroles, nous observerons les faits suivants, qui sont d'une grande importance.

1. Ces paroles furent prononcées dans une entrevue particulière entre le Seigneur et ses disciples, ce qui nous montre que ces instructions furent données pour l'Eglise de Christ, afin qu'elle les suivit jusqu'à la fin de la période d'épreuve.

2. Tandis que les disciples parlent évidemment d'un royaume temporel qu'ils supposaient que Christ établissait dans ce monde, le Seigneur fait allusion, et au royaume de la grâce (ou à l'église établie ici-bas), et au futur royaume de la gloire.

3. La question des disciples : « Qui est le plus grand ? » est naturelle à l'esprit charnel. Les disciples intimes de Christ étaient sujets à ce sentiment. Ils étaient en quelque sorte excusables à cause de leur inexpérience et de leur manque de connaissance à l'égard de la nature du royaume de Christ. Mais de nos jours un grand nombre de personnes, tout en étant averties par les paroles de Christ et la triste histoire de ceux qui voudraient dominer sur les héritages du Seigneur, sont coupables de ce même sentiment d'égoïsme. Ces personnes-là ne sont guère excusables de nourrir le désir charnel et égoïste d'être les plus grands dans l'Eglise.

4. La censure du Fils de Dieu est complète. Le petit enfant sans artifice, confiant et sentant sa dépendance, est un bel emblème des sujets véritables du royaume de la grâce. On trouvait de tels chrétiens du temps de nos pères. Mais de nos jours, l'infidélité, sous l'apparence de la forme extérieure du progrès, soit chez les spiritistes soit chez ces soi-disant chrétiens, enivrés par la pensée que nous sommes sur le point d'entrer dans un âge d'or, considère ces humbles disciples de Jésus comme des gens crédules, superstitieux et arriérés. Plût à Dieu que de nos jours, il y eût un plus grand nombre de ces humbles serviteurs de Christ, ridicules aux yeux du monde, mais que notre Maître représenterait sous le symbole du petit enfant.

5. Les vrais chrétiens, jeunes et vieux, sont ici appelés « ces petits qui croient en moi. » Ce ne sont pas de petits enfants, mais des hommes et des femmes qui ont cru, qui se sont humiliés comme de petits enfants et sont vraiment convertis. De telles gens peuvent être simples dans leurs manières, confiants et crédules, sans éducation ou sans habitudes du monde, jeunes ou vieux, mais ils sont très-précieux aux yeux du Seigneur. Celui qui reçoit l'un d'eux reçoit Christ. « Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule, et qu'on le jetât au fond de la mer. »

« Malheur au monde à cause des scandales ! car il est nécessaire qu'il arrive des scandales; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! Que si ta main ou ton pied te fait tomber dans le péché, cou-

pe-les, et jette-les loin de toi; car il vaut mieux que tu entres boiteux ou manchot dans la vie, que d'avoir deux pieds ou deux mains, et d'être jeté dans le feu éternel. Et si ton oeil te fait tomber dans le péché, arrache-le, et jette-le loin de toi; car il vaut mieux que tu entres dans la vie n'ayant qu'un oeil, que d'avoir deux yeux, et d'être jeté dans la gehénne du feu. »

Christ garde les siens de toute manière. Par l'exemple d'un petit enfant, il voulait leur enseigner la foi simple et confiante, et il les exhorte à se conduire avec affection et avec une prudence envers les frères et à ne pas les scandaliser. Mais par la figure des membres qui font tomber dans le péché, il veut les mettre en garde contre un relâchement dans la discipline, c'est-à-dire contre l'action de garder en communion avec l'Eglise des membres dont l'influence est corruptrice pour le corps entier; et à cet égard nous ferons les remarques suivantes :

1. La main, le pied et l'œil représentent des personnes. Cela est évident, car ce sont des personnes qui font le sujet de ce discours. Et on sait que Paul se sert des membres du corps pour représenter les membres de l'Eglise de Christ. Donc la main, le pied, l'œil qui font tomber dans le péché représentent des personnes qui causent du scandale dans l'Eglise.

2. Toutes les personnes qui entreront dans le futur royaume immortel auront deux mains, deux pieds et deux yeux. Mais lorsque nous appliquons cette figure à l'église, tout devient plus clair. Quelques-uns des membres de l'église peuvent causer du scandale, être séparés des autres membres et être perdus, tandis que ceux qui demeurent fidèles à la vérité et au devoir sont sauvés. La plus grande partie de cette église entrera dans le royaume, tandis que quelques-uns des membres, même de ceux qui auraient pu être aussi utiles à l'église que la main, le pied et l'œil le sont au corps, n'entreront point dans le royaume de Dieu.

3. De même que la sûreté du corps humain dépend quelquefois de l'amputation du membre affecté, de même il peut être aussi nécessaire au salut de l'église qu'elle éloigne d'elle des membres qui causent du scandale. Cet important devoir dans la discipline de l'église s'impose fortement à notre esprit par le fait que quelques églises ont été complètement détruites par la conduite de ceux de ses membres qui auraient pu exercer une grande influence, soit pour le bien, soit pour le mal. Mais notre Seigneur semble prévoir que le retranchement conviendrait à l'esprit des impatientes et des irréflichs, et il met ces personnes mêmes sur leurs gardes, en leur montrant par la parabole de la brebis perdue de quelle grande valeur Dieu estime l'âme égarée. Dans notre prochain numéro nous parlerons de cette parabole.

J. W.

## PENSÉES SUR LE LIVRE DE DANIEL.

## Explication du Chapitre 7 : 23-26

VERSETS 23-26. « Et il me dit ainsi : La quatrième bête sera un quatrième royaume sur la terre, lequel sera différent de tous les royaumes, et dévorera toute la terre, et la foulera et la brisera. Mais les dix cornes, ce sont dix rois qui s'éleveront de ce royaume-là; et un autre s'élèvera après eux, qui sera différent des premiers et abattra trois rois. » Il prononcera des paroles contre le Souverain, et détraira les saints du Souverain, et pensera de pouvoir changer le temps et la loi; et les saints seront livrés dans sa main jusqu'à un temps, et des temps, et une moitié de temps. Mais le jugement se finira, et on lui ôtera sa domination, en le détruisant et le faisant périr, jusqu'à en voir la fin. »

Nous avons ici des détails qui nous dépeignent le caractère particulier de la petite corne.

1<sup>o</sup> Il prononcera des paroles contre le Souverain. La papauté a-t-elle fait cela ? Considérez les titres qu'elle s'est donnés elle-même. « Sa Sainteté, » « Représentant du Fils de Dieu. » « Notre Seigneur Dieu le Pape, » « Un autre Dieu sur la terre, » « Roi du monde, » « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. » Le pape Nicolas disait à l'empereur Michel : « Le pape qui est appelé Dieu par Constantin, ne peut être lié ou libéré par l'homme; car Dieu ne peut être jugé par l'homme. » Peut-il y avoir un blasphème plus audacieux ? Ecoutez encore quelle adulation les papes ont acceptée de leurs partisans. Un prélat vénitien, dans la quatrième session de St. Jean de Latran



s'adressa au pape en ces termes : « Tu es notre Berger, notre Médecin, en un mot, un second Dieu sur la terre. » Un autre évêque l'appelle « le Lion de la tribu de Juda, le Sauveur promis. » Lord Antoine Pucci, dans la cinquième session de St. Jean de Latran, dit au pape : « La vie De Votre divine Majesté me remplit d'effroi ; car je n'ignore pas que toutes les puissances du ciel et de la terre vous sont données ; afin que les paroles de la prophétie soient accomplies en vous, « Toutes les nations de la terre l'adoreront, et tous les peuples le serviront. » Dr. Clarke dit encore, du verset 25 : « Il parlera comme s'il était Dieu. » Et St. Jérôme, citant les paroles de Symmachus dit : « On ne peut appliquer ces paroles à qui que ce soit plus complètement qu'aux papes de Rome. Ils se sont attribué l'infaillibilité qui n'appartient qu'à Dieu. Ils font profession de pardonner les péchés, pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu. Ils déclarent avoir la puissance d'ouvrir et de fermer le ciel, puissance qui n'appartient qu'à Dieu seulement. Ils prétendent être au-dessus de tous les rois de la terre, place qui n'appartient également qu'à Dieu. Et ils vont plus loin que Dieu en prétendant délier toutes les nations de leur serment d'obéissance à leurs rois, quand ces rois ne leur plaisent pas. Et ils agissent contre Dieu, quand ils donnent des indulgences pour le péché. C'est le pire de tous les blasphèmes. »

2. Et il détruisa les saints du Souverain. La papauté a-t-elle fait cela ? Quiconque a étudié l'histoire de l'église, n'a pas besoin que nous répondions à cette question. Chacun sait que depuis de longues années, l'église papale a poursuivi son œuvre impitoyable contre les vrais disciples de Christ. Si l'espace le permettait, on pourrait en écrire plusieurs chapitres. Les guerres, les croisades, les massacres, l'inquisition et les persécutions de toutes sortes furent les armes de destruction employées par les persécuteurs. Cinquante millions de martyrs se lèveront au jour de la résurrection pour témoigner contre l'œuvre sanguinaire de la papauté. Rome patenne persécuta sans relâche l'Eglise chrétienne ; et on estime que trois millions de chrétiens périrent dans les trois premiers siècles ; et toutefois on dit que les premiers chrétiens prièrent que le gouvernement de Rome impériale fût prolongé ; car ils savaient que lorsque cette forme de gouvernement cesserait, un autre pouvoir, beaucoup plus persécuteur, s'éleverait, et « détruirait les saints du Souverain, » comme la prophétie le déclare. Rome patenne tuait les enfants, mais épargnait les mères ; mais Rome papale tuait à la fois les mères et les enfants. Nul âge, nul sexe, nulle condition n'était à l'abri de son incessante rage. « Quand Hérode mourut, » dit un écrivain, « il descendit dans la tombe avec infamie, et la terre compta un meurtrier, un persécuteur de rois, et l'enfer une victime de plus. O Rome ! quel ne sera pas ton enfer et celui de tes partisans, quand ton jugement sera venu ! »

3. Et il « pensa de pouvoir changer le temps et la loi. » Quelle loi ? et de qui ? Non pas les lois des gouvernements terrestres ; car il n'y aurait rien de merveilleux à l'étrange dans le fait qu'un pouvoir changeât les lois d'un autre, lorsqu'il pouvait amener un tel pouvoir sous sa domination. Ce ne sont pas des lois humaines quelconque ; car la petite corne avait le pouvoir de les changer aussi loin que sa juridiction s'étendait ; mais le temps et la loi en question étaient tels que ce pouvoir penserait seulement les changer, mais n'en serait pas capable. Et c'est la loi du Très-Haut, la loi du même Etre auquel les saints appartiennent. Et la papauté a-t-elle essayé de faire cela ?—Oui, certainement. Elle a mis de côté le second commandement, pour faire place à son culte des images. Elle a divisé le dixième, pour compléter le nombre. Et, ce qui est le plus audacieux ! elle a pris le quatrième commandement, détourné le Sabbat de Jéhovah, le seul mémorial que le Dieu souverain ait donné à l'homme, et a mis à sa place une institution rivale pour servir à un autre but. Voyez le Catéchisme catholique et l'ouvrage intitulé : « Qui a changé le Sabbat ? » ainsi que les ouvrages sur le Sabbat et la Loi, publiés par notre société.

4. « Et ils [trad. de Lausanne] seront livrés en sa main jusqu'à un temps, et des temps, et une moitié de temps. » Le pro-

nom *ils* comprend les saints, les temps et la loi que nous venons de mentionner. Pendant combien de temps devaient-ils être livrés entre les mains de ce pouvoir ?—Un temps, comme nous l'avons vu au chapitre 4 : 23, est une année ; deux temps, le moins qui puisse être indiqué par le pluriel, deux ans, et la partie d'un temps, ou demi temps (*Quart*, Sept.), une demi année. Nous avons ainsi trois ans et demi pour la durée de ce pouvoir. Nous devons considérer maintenant que nous sommes au milieu d'une prophétie symbolique ; cette mesure n'est donc pas littérale mais prophétique. Il se présente maintenant une question. Quelle est la longueur d'une période indiquée par trois années et demie de temps prophétique ? La seule règle qui nous soit donnée dans la Bible, c'est que lorsqu'un jour est employé comme symbole, il représente une année. Ezé. 4 : 6 ; Nomb. 14 : 34. L'année ordinaire des Juifs, qui doit être employée comme base de calcul contenait trois cent soixante jours. Trois années et demie contiennent douze cent soixante jours. Chaque jour étant compté pour un an, nous avons douze cent soixante ans pour la durée de cette corne. La papauté a-t-elle possédé la domination pendant toute cette période ?—De nouveau la réponse est, affirmative. L'édit de l'empereur Justinien l'an 533 ap. J.-C. fit de l'évêque de Rome, le chef de toutes églises. Mais cet édit ne put avoir de force que lorsque les Ostrogoths ariens, peuple représenté par la dernière des trois cornes, qui devaient être arrachées pour faire place à la papauté, furent expulsés de Rome, et cela n'eut lieu qu'en 588 ap. J. C. L'édit n'aurait eu aucune force si ce dernier événement n'avait pas été accompli ; c'est donc depuis cette dernière année que nous avons à compter les années de cette période, car c'est depuis cette date seulement que les saints furent en réalité entre les mains de ce pouvoir. La papauté eut-elle dès ce moment la suprématie pendant douze cent soixante ans ? Précisément. Car en 1798, Berthier, général français, entra à Rome, proclama la république, fit le pape prisonnier, et abolit la papauté pour un certain temps. Depuis ce temps elle n'a jamais joui des privilèges, ni des immunités qu'elle possédait auparavant. Ce pouvoir accompli ainsi à la lettre ce qui avait été prédit de lui ; ce qui prouve, sans contredit, que l'application que l'on fait de la prophétie est correcte.

Voici le jugement, (un jugement semblable à ceux que porte la Bible sur les nations dont elle parle. voyez Actes 7 : 7, etc.) prononcé sur la papauté. Sa domination fut enlevée, c'est-à-dire, que sa suprématie fut renversée ; une période de déclin commença, et continua jusqu'à la fin des temps. Néanmoins la papauté existera, quoiqu'elle n'ait que l'ombre de son ancien prestige, jusqu'à l'apparition de Christ époque à laquelle elle sera consumée par le souffle de sa bouche, et détruite par l'éclat de son avènement.

La manière exacte dont les paroles du verset 26 ont été accomplies depuis 1798, et s'accomplissent encore de nos jours est évidente, même pour ceux qui n'observent que les événements qui se passent actuellement. Ceci doit s'entendre, il va sans dire, dans un sens politique. Des individus sont encore ses fervents partisans, mais généralement la papauté n'est plus appuyée, ni reconnue par les nations.

U. S.

## LE PREMIER AVÈNEMENT DE CHRIST.

## QUATRIÈME ARTICLE.

APRÈS que les mages eurent quitté Jérusalem, ils virent de nouveau, à leur grande joie, l'étoile qui les guidait, apparait au ciel et les diriger vers le lieu où notre Sauveur était né. « Et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent le petit enfant avec Marie, sa mère, lequel ils adorèrent en se prosternant ; et après avoir ouvert leurs trésors, ils lui présentèrent des dons : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » Les mages ne trouvèrent aucune garde pour les empêcher d'entrer en la présence de Christ. Les grands de ce monde n'étaient point de service. Au lieu du peuple qui aurait dû accueillir avec des hommages reconnaissants le Prince de la vie, ce sont des bestiaux muets qui l'entourent.

Dès qu'Hérode eut appris la naissance de Jésus, il s'éleva pour s'opposer à l'Enfant-

Sauveur. Ce roi comprenait que Christ régnerait sur un royaume temporel, et il éprouvait une grande aversion à l'idée d'un roi juif. Les principaux sacrificateurs et les scribes avaient déclaré comprendre les prophéties se rapportant à l'apparition de Christ. Ils avaient répété au peuple les prophéties se rapportant à la seconde apparition de Christ avec puissance et grande gloire, pour renverser toute autorité, et dominer sur toute la terre. Ils avaient orgueilleusement avancé que Christ devait être un prince temporel, et que tout royaume et toute nation devraient se soumettre à son autorité.

Les sacrificateurs n'avaient pas étudié les prophéties en n'ayant en vue que la gloire de Dieu, ni avec le désir de conformer leur vie aux enseignements des prophètes. Ils recherchaient dans les Ecritures d'anciennes prophéties qu'ils pourraient en quelque manière interpréter pour soutenir leur orgueil superbe, et pour montrer avec quel dédain Dieu regardait toutes les autres nations du monde. Ils déclaraient que le pouvoir et l'autorité qu'ils étaient alors forcés de respecter et auxquels ils devaient obéir, toucheraient bientôt à leur fin ; car le Messie prendrait le trône de David, et par la force des armes, rendrait aux Juifs leur liberté et leurs grands privilèges. L'intelligence des Juifs était obscurcie. Il n'y avait en eux aucune lumière. Ils voyaient les prophéties à travers leur entendement pervers. Satan les conduisait vers leur propre ruine. Et Hérode était déterminé à renverser les projets des Juifs, et à humilier ces orgueilleux, en faisant mourir Christ aussitôt qu'il l'aurait trouvé.

Après que les mages eurent accompli leur mission, ils se proposaient de s'en retourner et de porter à Hérode la joyeuse nouvelle du succès de leur voyage. Mais pendant la nuit, Dieu envoya son ange pour détourner les mages de leur dessein. Dans une vision de la nuit, il leur fut dit clairement de ne point retourner vers Hérode. Ils obéirent à la vision céleste. « Et ayant été divinement avertis par un songe de ne pas retourner vers Hérode, ils se retirèrent en leur pays par un autre chemin. Après qu'ils furent partis, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère, et l'enfuis en Egypte, et tiens là jusqu'à ce que je te le dise ; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire mourir. Joseph donc, étant réveillé, prit de nuit le petit enfant et sa mère, et se retira en Egypte. »

L'Eternel avait poussé les mages à aller à la recherche de Jésus, et il dirigea leur marche par une étoile. Cette étoile, les quittant près de Jérusalem, les força de prendre des informations dans la Judée, car ils pensaient qu'il n'était pas possible que les principaux sacrificateurs et les scribes ignorassent ce grand événement. La venue des mages fit connaître à toute la nation le but de leur voyage, et dirigea l'attention du peuple sur les événements importants qui allaient se passer. Dieu savait bien que l'avènement de son Fils sur la terre agiterait les puissances des ténèbres. Satan ne désirait pas que la lumière vint dans le monde. L'œil de Dieu veillait constamment sur son Fils. L'Eternel avait nourri le prophète Elie par un miracle lorsque ce dernier était fatigué d'un long voyage, et qu'il ne pouvait obtenir de la nourriture par aucun autre moyen. Il fit pleuvoir du ciel, de la manne pour les enfants d'Israël. L'Eternel donna à Joseph le moyen de sauver sa vie, celle de l'enfant Jésus et de sa mère, par leur fuite en Egypte. Il pourvut au besoin de leur voyage et de leur séjour en Egypte, en mettant au cœur des mages d'offrir d'aller à la recherche de l'Enfant-Sauveur, et de lui porter des offrandes de grande valeur comme marque d'honneur. Le Seigneur connaît les cœurs de tous les hommes. Il dirigea la marche de Joseph en Egypte, afin qu'il pût y trouver un asile à l'abri de la colère d'un roi tyrannique, et afin que la vie de l'enfant Jésus fût épargnée. Les parents de Jésus étaient purs. Les dons que leur apportèrent les mages les entretinrent pendant qu'ils étaient dans un pays étranger.

Hérode attendait ardemment le retour des mages, car il était impatient de mettre en œuvre son projet de détruire l'enfant qui devait être le Roi d'Israël. Après avoir attendu longtemps pour connaître ce qu'il désirait savoir, il craignit que son dessein ne fût renversé. Il pensa que les mages avaient pu deviner les sinistres projets qu'il méditait, qu'ils avaient prévu ses desseins, et qu'ils l'avaient écrits. Il prit cela pour une insulte et une moquerie. Son impatience, son envie et sa haine augmentèrent. Il fut poussé par satan à chercher l'accomplissement de son dessein par l'acte le plus cruel. S'il venait à manquer son projet par subtilité il frapperait du moins de terreur les cœurs de tous les Juifs par sa puissance et son autorité. Ils devaient avoir un exemple de ce que leur roi devait rencontrer, si jamais ils cherchaient à en placer un sur le trône de Jérusalem.

Et c'était là une occasion favorable d'humilier l'orgueil des Juifs, et d'amener sur eux une calamité qui les découragerait dans leur ambition d'avoir un gouvernement séparé, et de devenir la gloire de toute la terre, comme ils s'en étaient orgueilleusement vantés. Hérode donna ordre à une grande troupe de soldats, dont les cœurs étaient endurcis par le crime, la guerre, et la vue du sang, d'aller à Bethléhem et dans ses environs de massacrer tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous. Par cet acte cruel, Hérode voulait atteindre un double but : 1. montrer par cet acte hardi son pouvoir et son autorité sur les Juifs ; et 2. faire taire leurs orgueilleuses prétentions à l'égard de leur roi, et assurer ainsi son propre royaume, en mettant à mort l'Enfant qui croyait et auquel il portait envie. Cette œuvre cruelle fut accomplie. Les soldats impitoyables portèrent la destruction partout. L'horreur et la détresse des parents étaient impossibles à décrire. Les cris lamentables des mères serrant sur leurs poitrines leurs enfants expirants, s'élevaient au-dessus des viles moqueries et des imprécations des soldats, et demandaient la vengeance du Ciel sur ce roi tyrannique.

Dieu permit cette terrible calamité pour humilier l'orgueil de la nation juive. Leurs méchancetés et leurs crimes avaient été si grands que Dieu permit que le méchant Hérode les punît ainsi. S'ils avaient été moins orgueilleux et moins ambitieux ; si leur vie avait été pure, leurs habitudes simples et droites, Dieu les aurait gardés d'être ainsi humiliés et affligés par leurs ennemis. S'ils avaient été fidèles et droits devant lui, Dieu aurait, d'une manière frappante, rendu la colère du roi impuissante. Mais le Seigneur ne pouvait agir d'une manière particulière en leur faveur, car leurs œuvres lui étaient en abomination.

Les Juifs, par leur fausse interprétation des prophéties, avaient excité l'envie et la haine d'Hérode contre Christ. Ils enseignaient que Christ régnerait sur un empire terrestre dont la gloire n'avait jamais été égale. Leurs orgueilleuses prétentions représentaient le Sauveur du monde et sa mission entièrement sous un faux jour. Leurs idées hautes et leur orgueilleuse vanterie n'eurent pas d'abord le résultat que Satan en attendait, savoir la mort de l'Enfant Jésus ; mais ces choses retombèrent sur les Juifs dont les maisons furent remplies de deuil. Jérémie, dans une vision prophétique dit : « On a oui dans Rama des cris, des lamentations, des pleurs et de grands gémissements : Rachel pleurant ses enfants ; et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » Mais Hérode ne survécut pas longtemps à cet acte cruel. Il mourut d'une mort terrible. Il fut forcé de céder à une puissance qu'il ne pouvait éviter ni surmonter.

Quand Hérode eut été retranché de la terre, l'ange avertit Joseph de retourner dans le pays d'Israël. Joseph désirait habiter en Judée ou à Bethléhem, mais lorsqu'il apprit que le fils du tyran Hérode régnait sur le trône de son père, il fut effrayé à la pensée que les desseins du père pussent être exécutés par le fils en faisant mourir Christ. Pendant qu'il était en perplexité, ne sachant où se fixer, l'Eternel envoya de nouveau son ange et lui choisit une place de sûreté. « Et il alla demeurer dans une ville appelée Nazareth ; de sorte que fut accompli ce qui avait été dit par les prophètes : Il sera appelé Nazarien. »

Telle fut la réception qu'eut le Sauveur lorsqu'il vint dans ce monde déchu. Il quit-



ta sa demeure céleste, sa majesté, ses richesses, sa puissance, et prit sur lui la nature humaine, afin qu'il pût sauver une race perdue. Au lieu que les hommes glorifiaient Dieu en lui donnant une place dans leurs affections à cause de l'honneur qu'il leur faisait en leur envoyant son Fils dans un chair semblable à eux, il n'y avait semblé-t-il ni repos, ni sûreté, pour l'Enfant-Sauveur. Jéhovah ne pouvait confier aux habitants de ce monde, son Fils qui, par sa puissance divine, pouvait racheter l'homme déchu. Lui qui venait apporter la vie à l'homme rencontra, de la part même de ceux qui en devaient profiter, l'insulte, la haine et la moquerie. Dieu ne pouvait pas confier son Fils bien-aimé aux hommes, pendant qu'il accomplissait son œuvre de bonté et de grâce pour les sauver, et les élever finalement sur son propre trône. Il envoya des anges pour prendre soin de son Fils et préserver sa vie, jusqu'à ce que sa mission sur la terre fût accomplie, et qu'il mourût par les mains de ceux mêmes qu'il venait à sauver.

E. G. WHITE.

## PROPHÉTIES CONCERNANT BABYLONE.

BABYLONE n'existe plus qu'à l'état de souvenir; et pourtant si jamais il y eut une ville qui semblât devoir donner un défi à toutes les prophéties qui annonçaient sa ruine, c'était bien la grande Babylone. C'était la merveille du monde, et avant elle comme après elle, il n'y eut jamais de pareille ville.

Que l'on se représente une ville occupant un carré parfait, dont chaque côté avait 20 kilomètres. Elle était entourée par une muraille ayant environ 100 mètres de haut et 27 de large, flanquée de 1500 tours dépassant la muraille de 40 mètres, semblant être plutôt des fortifications naturelles que le résultat des efforts de l'art. Le temple au Béus avait 5 kilomètres de circonférence et une hauteur 180 mètres. Ses terrasses ou jardins suspendus s'élevaient de gradins en gradins jusqu'à la hauteur des murailles. L'Euphrate qui traversait la ville avait des quais fermés par des portes d'airain et un lac artificiel destiné à recevoir les eaux du fleuve qui avait, dit-on, un circuit de plus de 100 milles et une profondeur de 35 pieds au moins; tant de merveilles réunies sur un seul point offraient les monuments les plus imposants de la puissance de l'homme. Cependant ce fut lorsque Babylone eut atteint la plénitude de sa gloire, et 160 ans avant qu'aucun ennemi eût pénétré dans son enceinte que la prophétie vint annoncer hautement le sort inévitable qu'elle attendait. Elle devait descendre progressivement dans la poussière jusqu'à disparaître totalement, et les Écritures nous marquent chaque progrès de cette décadence dans le plus petit détail. Ce fut précisément lorsqu'une magnificence sans bornes entourait Babylone la superbe, que la plume du prophète décrivait Babylone la détruite.

L'étonnante fertilité de la Caldée répondait à la grandeur de Babylone. C'était la plus riche contrée de l'Orient. La Caldée n'était qu'une vaste étendue de plaines arrosées et enrichies par le Tigre et l'Euphrate; de nombreux canaux s'étendaient d'une rivière à l'autre; l'eau était ainsi distribuée sur les champs par la main de l'homme et par des machines hydrauliques, ce qui, dans ce doux climat et sur ce sol fertile, assurait une richesse de productions sans égale dans les temps anciens et modernes. Le sol rapportait aux trois centaines, ce qui paraît presque incroyable; le bled étant en outre d'une grosseur prodigieuse. La Caldée était donc, avec son sol riche et son doux climat, le dernier pays du monde qu'on eût pu croire destiné à une désolation totale; car encore aujourd'hui il n'y a pas le moindre doute que, si l'on prenait les mesures nécessaires, cette contrée ne pût être facilement cultivée.

Les prophéties relatives à la terre de Caldée et à Babylone sont fort nombreuses, et le long intervalle qui s'est écoulé depuis qu'elles ont été prononcées, n'a servi qu'à en rendre l'accomplissement plus complet. Les jugements du ciel ne sont pas sujets au hasard, ils sont sûrs; ils ne sont pas arbitraires, mais justes, et ils furent rendus contre les habitants de Babylone à cause de leur idolâtrie, de leur tyrannie, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ivrognerie, de leur astuce et de leur méchanceté. Leur idolâtrie était si brutale, ou plutôt ils faisaient tellement servir la religion d'instrument de leurs passions, que les rites les plus abominables étaient usités parmi eux et formaient même une partie de ce culte, dont les autres peuples parlent avec indignation et horreur. Quoique enrichis des dons de Dieu, les Caldéens ne cherchaient pas sa gloire, et maintenant toute cette gloire qui s'étendait sur la plaine de Sinhar n'est que ruine et désolation.

Voici comment le prophète Esaie annonce cette destruction: Es. 13. «Il y a aux montagnes le bruit d'une multitude, tel que celui d'un grand peuple; un bruit d'un son éclatant, des royaumes des nations assemblées; L'Eternel des armées fait la revue de l'armée pour la guerre.—Il en sera de Babylone, la noblesse des royaumes, et la gloire de l'orgueil des Caldéens, comme quand Dieu renversa Sodome et Gomorre.» «Elle ne sera point habitée à jamais, elle ne sera point habitée de génération en génération; même les Arabes n'y dresseront point leurs tentes, ni les bergers n'y mettront point leurs parcs. Mais les bêtes sauvages des déserts y auront leur repaire; et leurs maisons seront remplies de fourins; les chats-huants y habiteront, et les chouettes y sauteront; et les bêtes sauvages des îles s'entre répondront les unes aux autres dans ses palais désolés, et les dragons dans ses châteaux de plaisance.» Et au chapitre 14: 12. «Comment es-tu tombée des cieux, étoile du matin, fille de l'aube du jour? Toi qui foulais les nations, tu es abattue jusqu'en terre.» Voyez encore Jér. 50: 23, 24. «Comment est mis en pièces et est rompu le marteau de toute la terre? Comment Babylone est-elle réduite en sujet d'étonnement parmi les nations? Je t'ai tendu des pièges, et aussi as-tu été prise, ô Babylone! et tu n'en savais rien; tu as été trouvée, et même attrapée, parce que tu t'en es prise à l'Eternel.» Lisez aussi Jérémie 29: 32; 50: 35, 42, 44, 45; 51: 2, 4, 8, 9, 25, 27, 33, etc.

Toutes les prédictions sur les ennemis de Babylone sur la frayeur de ses habitants, sur la manière dont la ville fut prise et toutes les circonstances remarquables qui accompagnèrent ce siège, sont annoncées par les prophètes. Ces circonstances et ces faits nous sont également racontés par les auteurs profanes. Mais nous examinerons ces faits plus en détail dans un prochain numéro. (Voir D. A. Keith, Gibbon et Vulliet.) L. A.

## REFLEXIONS SUR LE TMOIGNAGE AUX LAODIÉENS, APOC. 3:14-22.

Ce témoignage s'applique aux chrétiens des derniers jours, à moins qu'ils ne soient parvenus à la perfection. Et qui ose dire: J'ai atteint ce but? Nous avons tous des progrès à faire. Nous manquons de zèle, de foi, d'amour, du vêtement de la justice, de l'unction, en un mot de cette plénitude que l'on acquiert en recevant Jésus et en s'occupant avec lui.

C'est lorsque nous sentons que nous sommes riches et que nous n'avons besoin de rien, que nous sommes en danger d'être rejetés par Christ. Mais Jésus, le témoin fidèle, est patient et miséricordieux, et il ne veut pas qu'un seul de nous périsse, mais que nous nous repentions à mesure que nous voyons nos faiblesses, afin qu'il soupe avec nous et nous avec Lui. Il veut que nous jouissions de la plénitude de sa grâce et que nous portions des fruits à sa gloire; car nous ne devons pas vivre pour nous-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour nous. Il nous offre son Esprit pour nous conduire, nous convaincre de péché, nous consoler et nous aider à pénétrer dans les replis de nos cœurs, afin que nous nous connaissions nous-mêmes, que nous vainquions le mal, et que nous nous préparions à éviter sa juste colère, et à rencontrer le strict examen qui nous attend à la fin de l'œuvre de Christ comme médiateur.

Mais nous devons oindre nos yeux de collyre afin que nous voyions nos besoins et que nous fassions l'application de la vérité à nos cœurs. Cela n'implique pas que nous méritions l'unction de l'Esprit par nos efforts, mais que par une foi opérant par l'amour, éprouvée par le feu de l'opposition et accompagnée de la repentance, nous marchions selon les lumières que nous ont déjà été accordées, et qu'ainsi la voie soit préparée pour que nous recevions une plus grande mesure de son Esprit et que nous voyions pleinement notre état et avançons dans la sanctification.

Jésus est bon! Il se tient à la porte de nos cœurs, et il frappe par sa Parole et son Esprit. Il veut entrer chez nous. Il ne veut pas simplement faire une visite passagère: il veut demeurer avec nous. Mais il est un Etre pur, et il demeurera avec nous tant que nous le laisserons régner dans nos cœurs. Il nous reprend et nous châtie parfois parce qu'il nous aime, et qu'il veut que nous soyons faits participants de sa sainteté. Mais si dans nos épreuves, nous résistons à la verge qui nous frappe, si nous regardons à nous-mêmes, à nos propres intérêts, le vieil homme se fortifiera en nous, et Jésus, ne trouvant pas une place dans nos cœurs pour souper avec nous et nous fortifier pour le bien, nous laissera à nous-mêmes. Mais c'est notre privilège d'avoir

Jésus avec nous. Ne le repoussons donc pas de peur qu'il ne nous laisse et ne revienne à nous que pour nous juger.

Oh! sanctifions nos cœurs, faisons cet examen de nous-mêmes. Alors nous serons heureux parce que nous aurons trouvé notre place dans la disposition de Celui qui est doux et humble de cœur, et qui veut que nous apprenions de lui. Alors quoi qu'on nous fasse, quoi qu'on dise de nous, nous aurons la paix et le bonheur que Dieu seul peut donner.

Oh! cherchons ce prix inestimable, lors même que ce serait par le châtiement et la repentance amère, et nous serons victorieux, heureux dans les épreuves et utiles dans l'œuvre du Seigneur; nous jouirons de la société de Jésus et nous serons enfin sauvés pour demeurer à jamais avec Lui, et contempler sa gloire avec tous ses rachetés.

D. T. BOURDEAU.

VOULEZ-VOUS endurcir votre cœur? Vous n'avez qu'à négliger la prière et la vigilance ou les laisser dégénérer en simple formalisme. Un esprit de mondanité s'emparera de votre cœur et l'endurcira au plus haut point. Il vous sera facile en même temps en veillant sur votre conduite morale extérieure d'être aimé du monde et de conserver une bonne réputation aux yeux de vos semblables dans plusieurs églises. Le cœur est très-facilement enduré.

## Ecole du Sabbat.

## QUESTIONS BIBLIQUES POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

## LEÇON V.

## LE TEMPLE DÉTRUIT.

1. QUELLE était la conduite des sacrifices et du peuple? Récitez 2 Chron. 36: 14.
2. Que fit l'Eternel pour les engager à se détourner de leur mauvais train? Verset 15.
3. Pourquoi fit-il cela? Même verset.
4. Comment traitèrent-ils ces messagers? Verset 16.
5. Jusqu'à quel point menèrent-ils cette conduite rebelle? Même verset.
6. Qui l'Eternel fit-il venir contre eux? Verset 17.
7. Que fit le roi des Caldéens? Même verset.
8. Qu'emmena-t-il à Babylone? Verset 18.
9. Quel fut le sort du temple? Récitez le verset 19.
10. Que devint le peuple? Verset 20.
11. Combien de temps demeurèrent-ils esclaves du roi de Babylone? Même verset.

## LE TEMPLE REBÂTI.

12. Quand les Juifs captifs reçurent-ils la permission d'aller à Jérusalem rebâtir la maison du Seigneur? 2 Chron. 36: 22; Esd. 1: 1.
13. Récitez les paroles de la proclamation. 2 Chron. 36: 23.
14. Quelle prière Daniel fit-il environ deux ans auparavant, concernant la reconstruction du temple? Récitez Dan. 9: 17.
15. Qui est-ce qui monta à Jérusalem après la proclamation de Cyrus pour bâtir la maison de l'Eternel? Esd. 1: 5.
16. Combien y en eut-il qui montèrent à Jérusalem à cette époque? Esd. 2: 64, 65.
17. Quand commencèrent-ils à construire le Sanctuaire de l'Eternel? Esd. 3: 8, etc.
18. Quand fut-il achevé? Esd. 6: 14, 15.
19. Combien de temps employèrent-ils à le construire? Rép. Environ vingt ans.
20. Le plan général de ce temple était-il différent de celui qui fut bâti par Salomon, ou était-ce le même temple rebâti? Esd. 5: 11.
21. Dieu accepta-t-il ce temple comme son Sanctuaire, ou lieu de sa demeure? Zach. 1: 16; 2: 10; Matth. 23: 21.
22. Ce temple est-il appelé Sanctuaire dans la Bible? Néh. 10: 39.
23. Était-ce le même temple qui existait au temps de notre Seigneur? Rép. Il avait été réparé, agrandi, et embelli par Hérode.

## LEÇONS BIBLIQUES.

## LEÇON XLIV. EXODE XVI.

## MURMURES D'ISRAËL. CAILLES. MANNE.

Explication. Versets 1-3. Ces murmures montrent à quel état de dégradation morale était tombé le peuple d'Israël; c'était le fruit de l'esclavage et du péché. Il n'aurait fallu rien moins que les miracles des dix plaies pour engager ce peuple à se laisser conduire hors de l'Égypte. Ils regrettaient jusqu'à leur état de servitude, car sous ces mots, potées de chair, il y a autre chose

que le désir d'avoir de la viande, puisqu'ils avaient des troupeaux.

Verset 4. Ce pain n'était point une production naturelle du désert, car ils en auraient eu déjà un mois auparavant.

«Afin que l'éprouve, pour voir si l'observera ma loi.» Israël observait la loi du Seigneur quoiqu'elle ne lui eût pas encore été donnée en Sinai; ils observaient le Sabbat de l'Eternel.

Verset 6. «Ce soir vous saurez que l'Eternel vous a tirés du pays d'Égypte.» Ils avaient peut-être pu attribuer les miracles précédents à l'intervention de Moïse et d'Aaron, mais dès ce moment-là, ils purent se convaincre, par le miracle journalier de la manne, que l'Eternel lui-même les conduisait.

Verset 9. Le tabernacle n'était pas construit, mais il paraît qu'il y avait un certain lieu désigné, où Dieu parlait à Moïse. Nous voyons par le chapitre 19: 9, que l'Eternel se manifestait parfois à Moïse à la vue de tout le peuple, dans une nuée. Moïse désirait que le peuple s'approchât et qu'il fût convaincu qu'il n'agissait pas de son propre chef.

Verset 10. «Aussitôt qu'Aaron eut parlé.» Aaron paraît avoir été l'interprète de Moïse auprès de son peuple, comme il l'avait été devant Pharon.

Versets 13, 15. Les caillies sont très-nombreuses en Égypte et c'est par grandes troupes qu'elles s'abattent sur les champs au moment où les blés sont murs, c'est-à-dire, en mars. Ces oiseaux fatigués, furent sans doute amenés par un vent du sud.

Verset 14. Il paraît que la rosée refroidissait le sol, de sorte que la manne pouvait être recueillie avant d'être fondue par le soleil. La manne n'était pas une substance connue dans ces contrées, car Moïse dit lui-même: «Il t'a reçu de manne, laquelle tu n'as vu point connue, ni tes pères aussi.» Deut. 8: 3, 16, et il est probable que l'on n'avait jamais rien vu de semblable auparavant. Elle semble avoir été créée exprès pour cette occasion, telle que Celui dont elle est le type, le seul pain descendu du ciel, par lequel Dieu donne la vie à l'homme, savoir Christ. Jean 6: 31-58.

Verset 19. «Que personne ne laisse rien de reste jusqu'au matin.» Car Dieu ne voulait point qu'ils se souciaient du lendemain, puisqu'il leur donnait chaque jour ce qui leur était nécessaire; ce que Jésus nous recommande aussi dans la prière qu'il nous a donnée dans Matth. 6: 9-13.

Verset 20. «Il s'y engendra des vers.» Leur coupable curiosité et leur avarice furent punies. Dieu est miséricordieux; il rend toujours le péché pénible au transgresseur afin qu'il reconnaisse son mauvais train et s'en repente.

Versets 21-23. Aucune manne ne tombait le jour du Sabbat! Quel miracle convaincant; si c'eût été une production naturelle, elle serait tombée aussi bien le jour du Sabbat qu'un autre jour, ou bien elle se serait gâtée s'il n'y avait pas eu une cause surnaturelle pour la conserver pure.

Versets 24-30. «Demain c'est le repos.» Il n'y a rien dans le texte qui puisse faire supposer que le Sabbat était donné pour la première fois aux Israélites; il en est parlé comme de quelque chose de parfaitement connu.

«Que chacun demeure au lieu où il sera.» Quelques personnes pensent que cela signifie qu'ils ne devaient pas sortir du camp, ni marcher plus d'un mille.

Verset 35. «Et les enfants d'Israël mangèrent la manne durant 40 ans.» Pendant cette longue période, Dieu a indiqué par un miracle, répété 2087 fois quel était le jour qu'il avait choisi et sanctifié, afin que nous le gardions comme une chose sacrée à l'Eternel. S'il l'avait changé, ne l'aurait-il point fait savoir? Jésus et les apôtres n'en auraient-ils point dit un seul mot? Ne l'auraient-ils point observé? Non, Dieu ne change point ses lois sans le faire savoir à ceux qui doivent les observer.

Reflexions. L'écrivain sacré nous a donné les circonstances les plus détaillées pour nous montrer que la manne était un miracle, que rien de pareil ne s'était vu auparavant et rien de semblable ne se vit après. C'était un type de notre Rédempteur qui s'appelle lui-même le «pain descendu du ciel», «le pain de vie.» De même qu'Israël aurait péri dans le désert, si le pain ne leur fut venu d'en-haut, les hommes seraient tous sujets à la perdition, si Jésus fut venu se donner pour le salut du monde. Dieu voulait que les Israélites dépendissent de lui, continuellement; mais il les rendait d'une certaine manière, ouvriers avec lui. Dieu envoyait la manne, mais ils devaient la recueillir. Ils ne pouvaient produire la manne, Dieu ne voulait pas la recueillir pour eux. La Providence veut que l'homme opère avec elle. Quoique l'homme



puisse planter et arroser, Dieu seul donne l'accroissement. Nous ne pouvons faire l'œuvre de Dieu, et il ne veut point faire la nôtre. Soyons donc dans les choses spirituelles comme dans les choses temporelles, ouvriers avec Lui. Comme Israël conservait de la manne en souvenir du désert, gardons aussi dans nos cœurs la mémoire des bienfaits de notre Père céleste. Souvenons-nous que Christ est notre pain céleste et que nous devons lui rendre grâce éternellement pour le don du salut. L. A.

## A LA JEUNESSE.

### LE MIRAGE DE LA VIE.

#### L'HOMME DE LA MODE.

Parmi les divers objets que les hommes ont poursuivis en recherchant le bonheur, on peut nommer d'abord le Mirage de la Mode. Dans tous les âges, une grande partie des humains ont placé leurs affections sur les plaisirs de la toilette, des amusements frivoles, et de la gaité. Il est vraiment surprenant que l'homme, créé susceptible de jouissances morales et intellectuelles, devienne vain au point de poursuivre de telles bagatelles : et il est encore plus étrange qu'il s'attende à y trouver du bonheur. On aurait supposé que l'illusion aurait été découverte d'abord et que cette poursuite frivole aurait été abandonnée. Toutefois l'expérience a prouvé qu'ils ne sont pas en petit nombre ceux qui, de propos délibéré, ont cherché à détourner le but de la vie pour courir après cette chimère. De nos jours, un grand nombre de personnes, dont la seule ambition est de se mêler à ce qu'on appelle « la bonne société », quittent le cercle dans lequel la Providence les a placées pour y être utiles et cherchent vainement à brigner la faveur de ceux qui les méprisent secrètement. Ces personnes sont esclaves de l'étiquette; elles redoutent ce qui est vulgaire plus que ce qui est coupable, et sacrifient à l'idole cruelle de la mode, leur avantage et leur paix. Nous voulons raconter à ces personnes comme un avertissement solennel, la carrière de Georges Brummel, ou l'Homme de la Mode.

Cet homme remarquable naquit vers la fin du dernier siècle. Dès l'âge de seize ans, il reçut le grade d'officier dans un régiment de hussards. Là, il trouva de nombreuses occasions de satisfaire son goût pour la toilette. On peut dire qu'il entra dans la vie avec tout ce que la fortune peut offrir à un mortel. Il était le favori des autres officiers. La royauté même lui était favorable. Il ne tarda pas à se faire remarquer par ses manières élégantes et par son bon goût. Il avait une légère disposition à la satire, et un esprit d'affectation mêlée d'originalité. A l'âge de vingt et un ans, il était possesseur d'une fortune de 750,000 francs presque tout en argent comptant. Etant alors maître de son temps, il résolut de consacrer entièrement sa vie à la mode. Choix malheureux ! Si, par une vision prophétique, quelqu'un eût déroulé son avenir devant ses yeux, il aurait redouté d'horreur. Il travailla d'abord à se distinguer par sa recherche dans ses habits, et il y réussit au point que les tailleurs de la capitale apprirent bientôt à régler les modes d'après sa décision. Le prince régnant lui-même venait quelquefois dans la matinée passer une heure dans sa chambre, pour observer la grâce mystérieuse avec laquelle il faisait sa toilette. De même que Watt était célèbre dans le monde scientifique, par l'invention de la machine à vapeur, de même Brummel se distinguait dans le monde de la mode par l'invention des cravates empesées. « Appelez-vous cela une bagatelle ? dit un écrivain satirique, j'ai connu plus d'un homme ayant un revenu de frs. 250,000 par an qui n'ont jamais rien fait d'aussi utile pour leurs semblables. »

Par son intimité avec le prince régnant, Brummel fut admis dans les cercles de la plus haute noblesse. Aucune soirée n'était complète sans lui, et son nom était toujours placé en tête de la liste que publiaient les journaux qui donnaient les détails des réjouissances. Il se fit remarquer par son excessive recherche dans ses vêtements et son dégoût pour tout ce qu'on peut appeler vulgaire. On lui demanda un jour quelle somme pouvait être allouée à un jeune homme pour sa toilette ; il répondit qu'en usant d'une stricte économie, 20,000 fr. pourraient suffire. Il prétendait ignorer la position géographique exacte d'un endroit appelé « La Cité » (partie de la ville de Londres habitée par les commerçants et les ouvriers). Un autre jour on lui demanda s'il aimait les légumes : il répondit après une longue pause qu'il croyait avoir une fois mangé un pois.

Non content d'être admis dans le beau monde, Brummel visitait à être son dictionnaire ; il y réussit en effet. Pendant des années ce fut lui qui fit la loi dans les cercles les plus élégants de la ville. Un noble aurait été très-honoré de faire une promenade avec lui, et une duchesse aurait tremblé au jugement qu'il aurait porté sur sa toilette. Tel était Beau Brummel au faite de sa gloire. Homme de la mode et du bon ton, il était le modèle de la noblesse, le vrai despote du goût. Quelle vie triste et méprisable ! Quelle existence perdue ! Mais était-il heureux ? Ah ! non ! Orgueilleux et vain, il s'imaginait que son succès serait durable ; mais il devait bientôt reconnaître que tout était éphémère comme le Mirage.

Nous quitterons maintenant la rue St. James, et tous ses fashionables et nous prions nos lecteurs de nous suivre dans une petite ville de France. Quel est ce vieillard en haillons, marchant d'un pas chancelant le long des rues, environné d'enfants qui se moquent de lui. Son visage ne nous est pas inconnu, et quoique plongé dans la misère et la pauvreté, son air rève encore les jours de sa grandeur passée. C'est Brummel, l'homme de la mode, qui est déchu de la haute position qu'il occupait dans la vie ! S'étant trouvé dans l'embarras à cause de son extravagance, il dut fuir sur le continent où, abandonné par des amis perfides, il tomba de malheur en malheur. Pendant quelque temps, il continua sur une plus petite échelle son premier train de vie ; mais il se vit enfin arrêté pour dettes. Lorsqu'il se vit dans cette extrémité, grande fut son agitation, et il versa d'abondantes larmes. Cependant toute résistance fut vaine et le gai papillon de la mode devint l'habitant d'une sale prison. Par le moyen de quelques personnes charitables, il fut délivré de ce séjour de misère ; mais il ne prit pas instruction de ses malheurs. Il conserva les goûts de ses premières années, quoique ses moyens ne lui permissent plus de satisfaire aux exigences de sa toilette. Lorsqu'il se trouva dans la plus grande pauvreté et presque à bout de ses ressources financières, il ne put même se décider à se passer d'une espèce de cirage en vogue, qui coûtait fr. 6. 25 le flacon.

Abandonné par les amis de sa prospérité, Brummel se vit réduit à dépendre presque entièrement de la bonté d'un épicier, un de ces hommes appartenant à la classe de la société dont la vulgarité avait souvent été pour lui un sujet de raillerie. Celui qui avait affecté un si grand faste dans son goût culinaire était trop heureux de prendre ses repas à la table d'un humble marchand ; et celui qui avait également déclaré qu'il était possible qu'un homme avec une stricte économie pût entretenir sa toilette avec la somme de 20,000 fr. par an était obligé de remercier son charitable tailleur qui recommandait ses habits pendant qu'il restait au lit, faute de vêtements de rechange. « Il était alors, dit son biographe, arrivé au point où il était la personnification d'un broken gentleman (monsieur déchu). Il devint un vrai saignant. Il perdit tout sentiment de respect de sa personne, et ne pouvant obtenir aucun crédit, il mendiait dans les magasins les choses dont il avait envie et qu'il ne pouvait plus payer. Ses malheurs affaiblirent son esprit, et comme il était retenu dans son appartement solitaire, il s'imaginait parfois qu'il donnait une de ses splendides soirées d'autrefois. Celui qui le servait, pour lui faire plaisir, lui annonçait l'arrivée de la duchesse de Devonshire, ou de quelque visiteur distingué. Le pauvre Beau se levait et allait saluer le vide avec une politesse cérémonieuse ; puis, comme s'il eût été conscient de sa triste position, ses yeux se remplissaient de larmes. A dix heures, on annonçait les voitures de ses visiteurs imaginaires, et la comédie était jouée.

Tel fut Beau Brummel dans sa chute, et toutefois de plus grands malheurs encore l'attendaient. Ayant en partie perdu la raison, il fut conduit dans un hospice d'aliénés. Un pasteur anglais qui le visitait dans les derniers jours de sa vie, essaya de toucher le sujet de la religion ; mais tout fut inutile. « Jamais, dit le visiteur, qui était familier avec le traitement des aliénés, jamais je ne vis une si grande vanité mêlée d'indifférence. Lorsque je l'engageais sérieusement à prier, il me répondait : « Je tâche de le faire ; » mais ce qu'il me disait ensuite me faisait douter qu'il eût compris ce que j'avais voulu dire. » Peu après cette visite, son gardien remarqua qu'il avait l'air extrêmement anxieux. Il le regarda comme pour lui demander assistance. Le gardien lui fit répéter quelques prières ; puis, se tournant de côté il mourut.

Telle fut la fin de l'homme de la mode. Nous ne nous arrêtons pas à faire une longue morale sur sa triste carrière, sur le spectacle d'égoïsme, de temps perdu et de forces follement dépensées qu'elle nous pré-

sente. Il s'était consacré entièrement à l'esclavage de la mode, et à la fin il découvrit qu'il avait été déçu par le Mirage.

« Et ceux qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient point ; car la figure de ce monde passe » 1 Cor. 7 : 31.

### SEPT COURTES RÉGLES POUR LES JEUNES CHRÉTIENS.

1. Ne négligez jamais de prier chaque jour en votre particulier ; et quand vous priez, souvenez-vous que Dieu est présent et qu'il entend vos prières. Hébr. 11 : 6.

2. Ne négligez jamais de lire chaque jour votre Bible en votre particulier ; et quand vous lisez, souvenez-vous que Dieu vous parle, et que vous devez le croire et faire ce qu'il vous commande. Sûrement ceux qui se sont éloignés du Seigneur ont commencé à négliger ces deux règles. Jean 5 : 39.

3. Ne demandez jamais à Dieu des choses dont vous ne sentez pas le besoin. Dites-lui toute la vérité au sujet de vous-mêmes, quelque mauvais que vous puissiez paraître ; demandez-lui ensuite au nom de Jésus-Christ de vous pardonner, parce que vous êtes dans une telle condition, et priez-le de vous rendre tel que vous devriez être. Jean 4 : 24.

4. Ne laissez jamais passer un jour sans essayer de faire quelque chose pour Jésus. Chaque soir, réfléchissez à ce que Jésus a fait pour vous, et demandez-vous ensuite : Qu'ai-je fait aujourd'hui pour lui ? Matth. 5 : 13-16.

5. Si parfois vous doutez qu'une chose soit bonne ou mauvaise, demandez la bénédiction du Seigneur sur cette chose même. Col. 3 : 17. Si vous ne pouvez pas le faire, c'est une preuve que la chose est mauvaise. Rom. 14 : 23.

6. Que votre christianisme ne soit pas celui des autres, et ne prétextez jamais que vous pouvez faire telle ou telle chose parce que d'autres personnes la font. Jean 21 : 22. Vous devez vous demander : Comment Christ agirait-il à ma place ? et efforcez-vous de le suivre. Jean 10 : 27.

7. Ne croyez jamais vos propres sentiments s'ils contredisent la Parole de Dieu. Faites-vous cette question : « Ce que je sens peut-il être la vérité ? » Si vos sentiments ne peuvent s'accorder avec la Parole de Dieu, croyez ce que Dieu dit et que votre cœur soit trouvé menteur. Rom. 3 : 4 ; 1 Jean 5 : 10, 11. — *Brownlow North.*

### LE TABAC

#### DEVANT L'HYGIÈNE ET LA MORALE.

DEPUIS trois siècles, de tels progrès ont été réalisés dans les sciences et dans les arts, tant de changements et d'améliorations ont eu lieu dans nos mœurs et nos habitudes, que si l'un de nos ancêtres du XVI<sup>e</sup> siècle revenait sur la terre, il en croirait à peine ses yeux, et, comme le prophète David, il s'écrierait : *Vous êtes des dieux !* (Ps. 82 : 6.)

Parmi les découvertes qui attireraient le plus son attention, figurerait certainement ces machines qui, laissant échapper des bouffées de fumée et de vapeur, produisent une force prodigieuse, appliquée aux travaux les plus variés, et qui transportent les voyageurs et les marchandises avec une étonnante rapidité. Mais ce qui lui paraîtrait non moins curieux, ce serait de voir également des hommes laissant échapper par la bouche et même par le nez, des bouffées de fumée comme de petites machines à vapeur : *des hommes à vapeur !*

Naturellement il supposerait que cette habitude, complètement inconnue de son temps en Europe, doit produire des effets merveilleux, et il s'efforceraient de poser les questions suivantes :

— Cette invention a-t-elle pour but d'accroître la force musculaire, de rendre l'homme plus actif au travail, plus rapide à la course ?

— Pas précisément, répondrait le fumeur, en admettant qu'il soit sincère ; le tabac tend plutôt à produire la nonchalance, à diminuer l'activité ; car pour bien fumer, il faut se reposer.

Croyant toujours à quelque découverte merveilleuse, notre ancêtre demanderait alors si le tabac a pour propriété de prévenir les maladies, de prolonger la vie, etc.

— Nullément : les médecins prétendent, au contraire, que le tabac, bien souvent, produit des maladies et abrège l'existence.

— Mais alors ce doit donc être bien agréable de fumer, pour que l'attrait en soit plus fort que l'instinct de la conservation ?

— Monsieur, voilà mon cigare : venez-le goûter. . .

L'ancêtre, après avoir aspiré quelques bouffées : — Votre cigare est un affreux poi-

son, qui me produit l'effet d'un vomitif, et même. . .

— Ah ! c'est parce que vous n'y êtes pas habitué.

— On vous force donc à prendre cette habitude ?

— Au contraire, généralement nos parents et nos maîtres nous conseillent de ne pas fumer, et souvent même ils nous le défendent.

L'ancêtre complètement désorienté : Comment vous paye-t-on pour fumer ?

Le fumeur, souriant de sa naïveté : Sachez donc, monsieur, que le tabac se vend plus cher que le pain.

— Mais alors, pourquoi prendre une pareille habitude ?

— Mais, monsieur, . . . c'est pour faire comme les autres.

— Comment ! vous vous empoisonnez pour faire comme les autres ? Mais, en remontant des autres aux autres, comment cette habitude s'est-elle introduite en Europe ?

— Nous avons appris que les sauvages de l'Amérique fumaient ; nous avons fait comme eux.

— Et c'est ainsi que vous êtes allés prendre une pareille habitude chez les *sauvages* ? . . . Je suis confondu d'entendre de pareilles choses ; j'en crois à peine mes oreilles. . . Vous êtes donc insensés ?

Mais revenons à l'histoire du tabac.

Importé d'Amérique en France par André Thevet, en 1556, puis du Portugal, par Jean Nicot, en 1560, le tabac a été considéré dès son apparition, comme un remède pour guérir une foule de maladies, et spécialement pour « distiller et consumer les humeurs superflues du cerveau », expressions qui prouvent l'ignorance médicale de ces temps. Catherine de Médicis en fit donc usage, selon le conseil de Nicot, contre la migraine. Il n'en fallait pas davantage pour que l'herbe à la reine fût bientôt à la mode parmi les courtisans, les valets et le peuple, enclins à imiter les grands dans le mal comme dans le bien.

Le tabac fut d'abord consommé en poudre ; l'habitude de le mâcher et de le fumer en pipe, en cigare et en cigarette ne se répandit que plus tard et progressivement dans toute l'Europe.

Après l'engouement avec lequel on accueillait si facilement alors ce qui venait de loin, et surtout du nouveau monde, les gens sensés, éclairés, observateurs, et notamment Fagon, médecin de Louis XIV, ne tardèrent pas à constater que le tabac avait beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages, et qu'il produisait plus de maladies qu'il n'en guérissait. Il y eut une réaction.

« Déjà Louis XIII, en 1635, avait défendu « la vente de cette drogue à tout autre qu'aux apothicaires, sous peine d'une amende de quatre-vingt livres parisis », somme énorme pour l'époque. — Amurath IV décréta la peine de mort contre ceux qui feraient usage du tabac sous quelque forme que ce fut. — Plusieurs papes fulminèrent aussi contre les priseurs et les fumeurs ! . . . On s'appliqua plus à châtier le peuple qu'à l'éclairer.

Ces persécutions produisirent un résultat précisément opposé à celui que l'on attendait. Ceux qui avaient pris l'habitude de faire usage du tabac, semblables aux fumeurs de nos jours, ne purent secouer le joug auquel ils s'étaient assujettis ; et finalement l'usage du tabac fit des progrès par toute l'Europe et les gouvernements, dans leur impuissance à vaincre le mal, inventèrent l'impôt si légitime sur le tabac.

Malgré cette nouvelle entrave, la consommation du tabac continua sa marche ascensionnelle, au point qu'en France, le produit de sa vente est estimé, dans le projet du budget pour 1876, à 229,570,000 francs, desquels il faut déduire, pour connaître les bénéfices, les frais d'achat, d'exploitation, de matériel, de personnel, etc.

Dans toute l'Europe, la consommation du tabac est en progrès, comme en France, et ce progrès pourrait se prolonger pendant bien longtemps encore, puisqu'il n'y a, approximativement, que le quart de la population qui fume.

Mais il ne faut pas désespérer du bon sens public au point de supposer que tout le monde fumera, et qu'ainsiôt après avoir cessé de sucer le lait maternel, les générations futures sucroteront immédiatement un cigare. Les bienfaits de l'instruction réagiront certainement contre l'influence délétère du tabac ; déjà depuis une quinzaine d'années, et surtout depuis la fondation de l'Association française contre l'abus du tabac, les médecins apportent plus de soins à interroger les malades sur la part que l'habitude de fumer peut avoir dans telle ou telle maladie ; beaucoup d'instituteurs cherchent à éclairer la jeunesse sur les inconvénients et les dangers de la nicotine. — *Ami de la Maison.*



## LES SIGNES DES TEMPS

BALE (SUISSE), OCTOBRE 1878.

«CRAINS DIEU ET GARDE SES  
COMMANDEMENTS.»

TELLE est l'exhortation qui termine le livre de l'Écclésiaste, et cela pour deux raisons : 1. «C'est là le tout de l'homme.» 2. «Dieu fera venir en jugement tout ce qu'on aura fait.» Tous ceux qui se seront fidèlement acquittés de leur devoir pourront soutenir ce rigoureux examen, mais tous les autres seront condamnés comme des serviteurs inutiles.

«Le commencement de la sagesse» dit le psalmiste, «est la crainte de l'Éternel.» Ps. 111:10. Combien cette déclaration est expressive. Beaucoup d'hommes renommés pour leur grande science, n'ont jamais connu la vraie sagesse. Ils appartenaient, ou à cette classe de gens qui disent : «Il n'y a point de Dieu,» ou à cette autre classe de personnes qui ne nient pas son existence; mais qui lui disent : «Retire-toi de nous; nous ne voulons point connaître tes voies.» Ps. 14:1; Job 21:14. Combien de tels hommes, fâssement nommés grands, seront surpris de découvrir au jour du jugement que leur grandeur n'était que folie et suffisance! Qu'ils ont passé leur vie à poursuivre des choses vaines, et ont négligé la seule chose nécessaire. Le premier élément de la sagesse, la crainte de l'Éternel, n'a jamais existé dans leur esprit.

Mais le commencement de la sagesse n'est pas tout ce que nous en pouvons posséder. La sagesse commence dans la crainte de Dieu. Elle ne cesse jamais d'augmenter dans les cœurs de ceux qui persévèrent pour connaître le Seigneur. Et ainsi le psalmiste ajoute : «tous ceux qui les font ont une bonne intelligence.» Trad. de Lausanne. Ainsi la sagesse consiste réellement dans la crainte de Dieu et l'observation de ses commandements. Ceux qui craignent Dieu et gardent ses commandements ont non-seulement la crainte de l'Éternel, mais encore une bonne intelligence. Non-seulement ils craignent Dieu, mais ils l'aiment aussi. L'amour n'est qu'un autre nom donné à l'obéissance à la loi de Dieu. L'homme sage obéit à Dieu dans tout, mais les insensés s'égarèrent dans leur folie.

## SOUSSION A DIEU.

C'EST à l'école de l'affliction que l'on apprend le mieux la soumission. Quand tout se passe selon nos désirs, nous pouvons supposer que nous sommes soumis à Dieu quand ce n'est pas du tout le cas. Nous sommes très-satisfaits de la providence de Dieu parce qu'elle nous accorde précisément les choses que nous désirons. Il n'est pas bon que nous soyons trompés sur nous-mêmes. Il vaut mieux que nous comprenions exactement quelle est notre disposition d'esprit. C'est pourquoi Dieu nous envoie des afflictions. Elles ont pour but de mettre au jour les vraies dispositions de nos cœurs. Ce qui était caché au fond de nos cœurs et que nous n'aurions jamais pu connaître, vient alors à la surface et se montre clairement à nous. Si nous avons un esprit insoumis, il se manifeste. Dès que nous découvrons ces choses, notre devoir est clairement tracé. Nous devons nous repentir, nous humilier devant Dieu, prier pour que la grâce de Dieu nous aide à nous soumettre entièrement à lui. Si nous faisons un tel usage des épreuves qui nous arrivent, combien de rapides progrès ne ferions-nous pas dans les vertus chrétiennes? La soumission à Dieu amène toujours avec elle le soulagement, et quelquefois même les joies les plus douces. Ceux qui sont travaillés et chargés peuvent trouver du repos en se soumettant simplement à porter le joug de Christ.

C'est pour servir Dieu que nous avons été créés. Il n'y a aucune paix pour celui qui est insoumis. Il est hors de sa place et de son élément. Quand il trouve le pardon de ses transgressions, c'est toujours à condition qu'il se soumette à Dieu. Il ne peut se soumettre sans abandonner tout à Dieu. Satan lui dit que le Seigneur lui prendra toutes les choses qui font ses délices dans cette vie. La vérité est que le Seigneur ne nous ôtera que ce qui nous est nuisible. Si nous voulons entrer au ciel,

nous devons être parfaitement soumis à Dieu. Les afflictions et les épreuves nous montrent si nous sommes soumis ou non. La grâce de Dieu peut nous aider à nous incliner devant sa volonté. Cherchons ardemment à obtenir cette puissance qui peut nous transformer; et quand nous l'aurons reçue, que ce ne soit pas en vain!

## L'ŒUVRE EN ANGLETERRE.

LES lecteurs DES SIGNES DES TEMPS aimeront sans doute à apprendre des nouvelles de l'œuvre en Angleterre. Pendant mon séjour de seize semaines dans cette contrée, j'ai pu me rendre compte de l'intérêt que manifestent les chrétiens pour la vérité présente. Partout où je suis allé, j'ai trouvé le même empressement à lire nos publications, et c'était à peine si je pouvais satisfaire aux besoins de mes lecteurs, étant si loin de notre maison de publication. Partout où j'avais distribué des traités, ils devenaient le sujet principal de la conversation, et bien des personnes s'étonnaient que ces choses n'eussent pas été trouvées auparavant.

Nous croyons que le peuple est prêt pour recevoir le Message, et il semble que la Providence ait été devant nous afin de préparer les esprits pour qu'ils reçoivent la vérité. Ils sont remplis de bienveillance, amicaux et désireux d'entendre des prédications sur les prophéties.

Comme fruit de mon travail dans l'œuvre missionnaire, dix personnes ont reçu la vérité concernant le message du troisième ange. Au nombre de ces personnes, se trouve un évangéliste qui communiquera stremement à d'autres la lumière de la vérité qu'il a reçue. D'autres personnes sont convaincues, et j'ai la confiance que parmi elles, plusieurs recevront le Sabbat.

L'Angleterre, par sa position et ses relations avec d'autres peuples, a beaucoup d'avantages qui facilitent la propagation du message. Pendant mon séjour dans ce pays, j'ai envoyé des publications dans l'île de Chypre, au Portugal, aux Bermudes, j'en ai distribué sur des vaisseaux partant pour la mer Rouge, pour l'Écosse, pour les Indes; et j'en ai colporté dans diverses parties de l'Angleterre.

Des milliers de personnes qui, il y a quelques mois, ne connaissaient rien de ces grandes vérités, lisent maintenant nos publications; et nous espérons que beaucoup de bien sera accompli par ce moyen.

Nous sommes certainement à la veille de grands événements, et si tous ceux qui ont reçu la lumière de la vérité présente, sont disposés à remplir la tâche que Dieu leur a assignée, nous verrons bientôt la vérité pénétrer toutes les parties du monde, pour rassembler un peuple qui garde les commandements de Dieu et la foi de Jésus.

WM. INGS.

## LÉTTRE DE CALIFORNIE.

Nous recevons la lettre suivante d'un de nos abonnés de Californie. Cette personne n'étant pas adventiste, nous pensons que cela intéressera nos lecteurs de connaître le jugement qu'elle porte sur nos frères et leur œuvre en Amérique. RÉDACTION.

CHERS MESSIEURS.—Je vois par la lecture de votre journal que vous vous appliquez au même travail évangélique en Europe, que vos frères en Amérique. Partout où votre dénomination a fondé une mission, on prêche les mêmes sujets avec une harmonie de vues qui ne se rencontre pas chez les autres chrétiens.

Vous avez ici une maison de publication qui est un monument pour Oakland, non seulement à cause de la beauté de son architecture, mais aussi à cause des productions littéraires qui en sortent.

Ce bâtiment, nommé *Pacific-Press*, a deux étages et est construit en forme de croix grecque; ses proportions sont gracieuses; il repose sur des fondements en briques assez forts pour supporter l'immense charge produite par le matériel et les machines nécessaires à un établissement de ce genre; de simples ornements dans le style toscan donnent un modeste relief à la partie supérieure et aux fenêtres de l'édifice; au centre s'élève une tour carrée ayant une fenê-

tre de chaque côté; cette tour, surmontée d'un capuchon gothique, s'harmonise avec l'ensemble gracieux et modeste de l'édifice. Un autre bâtiment vient d'être ajouté au premier; il n'est ni moins beau ni moins élégant que les édifices qui l'avoisinent.

Ayant ainsi jeté un coup d'œil sur l'extérieur, passons à l'intérieur.

Au premier coup d'œil, on est frappé de voir avec quel intérêt hommes et femmes accomplissent leur travail; personne n'a l'air d'être un mercenaire; ils paraissent s'appliquer à leur travail volontairement et joyeusement. Il nous semble voir une ruche d'abeilles: on y trouve à la fois la discipline, l'ordre, la bienveillance, l'économie et la politesse. Et si vous considérez les machines, les travaux qu'elles exécutent, la fonderie de types, les engins pour la stérotypie, l'électrotypie, enfin tout le matériel nécessaire à un établissement parfait de ce genre, vous croirez facilement qu'on ne trouve rien de pareil sur toutes les côtes du Pacifique. On rencontre là, la force unie à l'élégance et à la beauté, la sagesse et l'art.

Vous avez des personnes attachées à votre mission dont on peut dire: leur lumière luit devant les hommes. Tous ceux qui ont l'avantage d'entrer en relation avec ces personnes parlent de leur influence chrétienne. Leur littérature et leurs discours tirent leur inspiration des grandes vérités de la Bible et des Évangiles qui sont une source de sagesse et de philosophie morale. La science de la Bible est intimement liée à la philosophie chrétienne, et ces ministres nous démontrent d'une manière habile qu'il n'y a pas de vraie science hors de la Parole de Dieu. Tandis que la recherche profane s'égare dans une foule de propositions négatives et dans un labyrinthe d'où l'on ne peut sortir, en plaçant la création du monde à une époque antérieure à celle que nous donne la Genèse, on écoute avec un vif intérêt un cours que donne en ce moment sur ce sujet un de vos missionnaires, M. W. M. Healey, jeune ministre de grand mérite et de grandes promesses.

Tous vos missionnaires ont dans leur discours un centre commun, les prophéties; c'est là que convergent leurs enseignements et leurs écrits. Parmi les personnes qui composent votre corps missionnaire vos co-religieux accordent le premier rang à Monsieur et Madame White et ils ont raison, car ce sont des personnes d'un caractère noble; ils possèdent le sentiment profond de leur devoir; ils représentent les intérêts de la société, par les idées les plus élevées; ils s'expriment avec convenance, agrément et clarté. Madame White est un orateur d'un rare mérite. Son geste est plein de grâce, son expression est vive, sa voix, quoique claire et douce, est pourtant assez forte pour que vingt mille personnes puissent l'entendre; trente années de pratique lui ont permis de discipliner sa voix, de manière à déclamer avec force et éloquence, sans se laisser entraîner à la pompe des grands orateurs.

Nous avons entendu dernièrement sur le sujet du jugement un sermon qui nous a vivement impressionnés. Ce sujet a été traité par un jeune ministre qui déclame avec talent; et ceux qui l'ont entendu ont été étonnés d'ouïr un jeune homme parler avec une connaissance si parfaite d'un sujet biblique si peu connu. Plusieurs s'écriaient : «Ces gens-là ont l'influence du St. Esprit, et n'est-ce point d'eux qu'il est parlé dans Actes 2:18: «Et dans ces jours-là je répandrai de mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront.» Le nom de ce jeune ministre est B. A. Stephens.

EDWARD F. TERRILL.

«LUI REMETTANT TOUT CE QUI PEUT  
VOUS INQUIÉTER.»

COMBIEN les soucis et les anxiétés de cette vie ne sont-ils pas augmentés, parce que nous oublions le petit mot «tout», mot d'une étendue si vaste cependant.

Un père part pour une course avec son enfant. Celui-ci lui dit : «Papa, tu auras à porter le grand sac qui est trop lourd pour moi, et je porterai le petit.» Le père écoute ces paroles en souriant et dit : «Je crois, mon enfant, que tu ferais bien de me les laisser porter tous les deux. Ils parlent, mais bientôt le petit sac devient une charge si lourde pour l'enfant qui, fatigué et tout en nage, se met à dire : «Papa veut-tu pren-

dre aussi le petit sac?»—Quelle instruction importante ne pouvons-nous pas tirer de cette petite histoire!

Une des plus grandes leçons de la vie pour l'enfant de Dieu, c'est de laisser son Père céleste porter tout fardeau; d'apprendre à se décharger sur lui de tout souci. Les petites épreuves sont les plus grandes tentations du chrétien. «Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses, présentez vos demandes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâce.»

«Vraiment, dit l'archevêque Leighton, les hommes pieux se font du tort en ne faisant pas usage de leur plus doux privilège. Ils oublient trop que le Seigneur s'occupe d'eux, et ils se chagrinent sans cause, s'agitent sous le poids de fardeaux dont ils devraient se décharger sur Dieu.» Beaucoup de personnes qui ne doutent point que Dieu ne prenne soin de l'Eglise pour les choses les plus minutieuses, sont tentées de manquer de confiance quant à ce qui concerne les petits détails de leur vie journalière.

«Est-ce que je me confie en lui, dit le même auteur, pour la conduite et la direction de ma barque lancée sur l'Océan de ce monde? et douterai-je de sa bonté et de ses soins pour moi? Le même siècle qui a inventé le télescope, a trouvé aussi le microscope. La même grâce qui nous montre les choses éloignées comme si elles étaient près, peut aussi découvrir à l'amour du Père nos plus petites inquiétudes, aussi bien que les grandes.»—*Christian Treasury.*

L'ŒUVRE DE LA LOI EST ECRITE DANS  
LEURS CŒURS. ROM. 2:15.

PAUL disait cela des Gentils. Tous les hommes ont une copie plus ou moins distincte de la loi de Dieu écrite dans leurs cœurs. Chez les uns, cette copie est presque effacée par l'ignorance, le péché et l'incrédulité; mais il reste chez tous, même chez les incrédules, des sentiments qui approuvent la loi divine, et qui font sentir le besoin qu'ont les hommes de la religion de l'Évangile.

J.-J. Rousseau disait : «Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion; j'eus longtemps cette opinion trompeuse et dont je suis très-désabusé.» Voltaire disait : «Si l'Évangile est une erreur, c'est une erreur qui rend les hommes heureux.» *Magasin Wesleyen* de 1843, No. 7.

D. T. B.

Si nous étions aussi désireux d'éviter le péché et de nous en éloigner que nous le sommes d'avoir nos transgressions pardonnées, nous aurions à nous repentir d'un nombre de péchés beaucoup moins grand

## CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et traités suivants:

- 1<sup>o</sup> Règne Millénaire. 16 pages. Prix 10 cts.
- 2<sup>o</sup> Le Second Avènement; Objet et Proximité de cet Événement; et Manière dont il aura lieu. 32 pages. 20 cts.
- 3<sup>o</sup> Les Deux Trônes, représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages. 20 cts.
- 4<sup>o</sup> Le Jugement; ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. 16 pages. 10 cts.
- 5<sup>o</sup> Le Sanctuaire de la Bible. 16 p. 10 cts.
- 6<sup>o</sup> Quel Jour Observerez-vous? et Pourquoi? 8 pages. 5 cts.
- 7<sup>o</sup> Explication de Matthieu Vingt-Quatre, ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. 56 pages avec couverture. 50 cts.
- 8<sup>o</sup> Le Sabbat de la Bible. 32 pages. 20 cts.
- 9<sup>o</sup> Le Premier Message d'Apocalypse. 40 cts.
- 10<sup>o</sup> Le Second » » 10 cts.
- 11<sup>o</sup> Le Troisième » » 20 cts.
- 12<sup>o</sup> Perpétuité des Dix Commandements. 40 pages. 25 cts.
- 13<sup>o</sup> Les Souffrances de Christ. 32 pages. 20 cts.
- 14<sup>o</sup> Les Deux Lois. 16 pages. 10 cts.
- 15<sup>o</sup> La Loi et l'Évangile. 46 pages. 10 cts.
- 16<sup>o</sup> Le Sabbat dans la Prophétie. 32 pages. 20 cts.
- 17<sup>o</sup> La Vérité Présente. 24 pages. 15 cts.
- 18<sup>o</sup> L'Esprit de Prophétie. 16 pages. 10 cts.
- 19<sup>o</sup> Le Mémorial du Créateur. 16 pages. 10 cts.
- 20<sup>o</sup> Le Salut par Christ. 16 pages. 10 cts.
- 21<sup>o</sup> Christ dans l'Ancien Testament. 16 pages. 10 cts.
- 22<sup>o</sup> Pouvons-nous Savoir? 8 pages. 5 cts.
- 23<sup>o</sup> L'Avènement de Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire. 48 pages. 30 cts.
- 24<sup>o</sup> Le Septième Jour. 8 pages. 5 cts.
- 25<sup>o</sup> La Fin est-elle proche? 8 pages. 5 cts.

S'adresser: Bureau des SIGNES DES TEMPS, BALE, SUISSE.